A l'OMBRE DE L'ORME
La Sagesse de la Vertu

Ouvrage psychographié par le médium Dolores Bacelar

sous la dictée de l'esprit dit «le jardinier»

Licence Encyclopédie Spirite
Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006
http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net
Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :
1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Présentation : Traduction de la présentation telle qu'elle a été rédigée par Monsieur Wilson Garcia dans l'ouvrage original .

La «Maison Éditoriale Spirite du ABC» éprouve beaucoup de joie à l'occasion de cette parution. Premièrement parce qu'il s'agit d'un très beau livre; deuxièmement parce que ce livre est placé sous la responsabilité médiumnique de Madame Dolorès Bacelar, personne très estimée dans le mouvement de la Doctrine Spirite.

«A l'ombre de l'orme» n'appartient pas à la catégorie de romans qu'on lit presque d'une seule traite. C'est une œuvre douce et légère, comme une brise qu'on espère sentir toujours, comme une chose qui ne finit jamais, profonde. Cependant les pages de ce type ont besoin d'être lues lentement, presque dans le rythme d'une symphonie de Beethoven. Elles pénètrent par nos yeux et se répandent sur le sentiment comme la rosée fraîche du matin. Les lettres qui forment des phrases dans le meilleur style de la sagesse orientale, se transforment en petites gouttes de paix, elles apaisent et tranquillisent. Et plus encore : ces gouttes viennent tomber devant la plus pure raison.

L'Esprit-auteur, caché sous le pseudonyme de «Un Jardinier» est une de ces créatures dont les expériences ont modelé le ressenti au cours des âges. Et dans le langage poétique de son symbolisme, il reprend le fond des enseignements de la tradition chrétienne qui renferment une sagesse deux fois millénaire. «Swami» est le nom oriental que l'auteur a donné pour désigner le Christ.

C'est un livre court, composé d'histoires courtes, qui nous feront méditer longuement. Avançons, lecteur, sur les pistes de cet arbre de la connaissance et asseyons nous à l'ombre de l'orme.

Wilson Garcia.
Maison Éditoriale : Courrier Fraternel du ABC.

La pierre de la Sagesse

Quand le printemps nous enveloppait, apportant avec lui désirs vains, doutes et inquiétudes, nous quittions le petit village où nous vivions au bord d'une grande rivière et nous cherchions l'ombre de l'orme, un coin charmant où un sage «rishi» avait coutume de méditer, loin du tumulte de l'agglomération urbaine.
Nous, les jeunes du village, nous nous réunissions matin et après-midi dans ce lieu, assis en cercle autour du maître pour mieux profiter de son enseignement. Tout en nous plongeant dans ses yeux si doux, nous attendions avec impatience les histoires qu'il réservait à nos oreilles avides.
Ainsi, il nous apprenait à distinguer la vérité du mensonge, le bien du mal.
Ses histoires étaient simples. Elles avaient la pureté des eaux courantes. Dans ma volonté d'apprendre, je buvais ses paroles comme la terre assoiffée absorbe l'eau de la pluie; c'est pourquoi je les ai toutes gardées si présentes en ma mémoire.
Longtemps, comme les graines dans un parterre de fleurs, elles sont restées enfouies dans mes souvenirs. Un jour, je sentis que ces histoires germaient, impatientes de fleurir. Voilà pourquoi je permets aujourd'hui que ces histoires viennent à la lumière, et que je les raconte maintenant comme je les ai entendues autrefois à l'ombre de l'orme.
Un jour, en fin d'après-midi, le «rishi» nous dit :
« Si un homme se croit supérieur, et qu'il choisit un mauvais chemin, il anticipe sa propre fin. Jamais je ne lui dirai : tu es sur le mauvais chemin. Comment me croirait-il, lui qui s'estime savant et qui me juge ignorant ? »
Alors, le «rishi» nous raconta l'histoire de l'homme qui refusa la pierre de la Sagesse.
Cet homme, qui se croyait sage, effectuait un voyage d'affaires qui le conduisait vers une ville voisine. Il rencontra un marchand astucieux qui vendait des pierres soit-disant précieuses qu'il prétendait véritables et pures, mais qui en réalité étaient fausses.
Poussé par son désir malsain d'obtenir les biens matériels avec son or et non par l'effort ou l'expérience et aveuglé par la brillance des pierres, l'homme, qui s'estimait connaisseur des choses de l'âme, en acheta quelques-unes bien au-dessus de leur valeur.
De retour dans sa ville, il les montra à ses amis et à ses connaissances, fier de son prétendu trésor. Il demeura dans cet état jusqu'au jour où, les exhibant à un expert pour l'épater, celui-ci lui révéla que ses pierres, qu'il croyait si précieuses, n'étaient en réalité que des pierres sans valeur.
S'apercevant de la supercherie et davantage blessé dans son amour-propre que dans sa bonne foi, il jeta toutes ses pierres à la poubelle, indigné, ne se rendant pas compte qu'il était surtout victime de sa propre présomption.
Quelque temps après, il reçu la visite d'une tierce personne dont la mission était de distribuer à tous les nécessiteux les pierres précieuses de la Sagesse. Shiva les lui avait confiées gracieusement, comme le soleil répand sa lumière. Ayant eu vent de la tromperie qui avait spolié celui qui se croyait savant, cet émissaire frappa à sa porte au crépuscule.
L'homme trompé ouvrit sa porte et l'envoyé de Shiva lui montra une de ses pierres précieuses blottie au creux de sa main. Cette pierre, illuminée par la douce clarté du soleil rasant, étincelait dans une transparence bleutée comme si elle conservait en elle toute la pureté et la luminosité du jour. En la voyant, l'homme qui se croyait savant des choses de l'âme ne lui accorda aucune

importance et, repoussant le visiteur, il s'écria :
« On ne me trompera plus ! Hors de ma vue, homme cupide. De mon riche argent, tu n'emporteras pas le moindre écu. »
Calme, tout en remettant sa pierre en poche, l'émissaire lui répondit :
« Je ne suis pas venu te vendre un trésor, mais te l'offrir. Tu le refuses, tant mieux, cela ne t'aurait pas rendu service ! »
Alors l'émissaire de Shiva salua et poursuivit tranquillement son chemin, distribuant gracieusement ses offrandes comme les oiseaux font don de leurs chants et comme les plantes gratifient de leurs fleurs.
L'homme qui s'estimait connaisseur des choses de l'âme resta immobile dans l'embrasure de sa porte, regardant avec mépris la silhouette de l'émissaire qui s'évaporait dans l'obscurité qui fait suite au crépuscule.
Avec fierté, il se dit en lui-même :
« Dorénavant, plus personne ne me roulera, plus personne. »
Dans l'infini, quelques étoiles scintillaient parmi les nuages floconneux.
En refermant sa porte, l'homme pensa :
« Bon vent, l'imposteur. J'ai bien vu que ce n'étaient que des lucioles ! »

La vraie richesse

Les cerisiers étaient en fleurs, le matin où l'homme ambitieux partit en quête d'or.
Quand il en aurait trouvé, à force de persévérance, il pourrait réaliser ses vieux rêves de richesse et de pouvoir. Il ne pensait pas à la difficulté de sa recherche, exalté qu'il était par la folie de son ambition.
Il marchait en songeant à ce que cet or lui vaudrait comme honneurs et gloires, femmes magnifiques, palaces exotiques, bijoux et vêtements mirifiques.
Il marchait perdu dans ses doutes, craignant de ne pas arriver à ses fins. Ses pieds foulaient la route que le printemps bordait de fleurs aux couleurs de l'arc-en-ciel. Les oiseaux tournaient dans le ciel sous des nuages semblables à des plumes. Les enfants se promenaient main dans la main, ou formaient en chantant des rondes innocentes.
L'homme ambitieux poursuivait son chemin, indifférent aux fleurs qui arboraient leurs mille couleurs et au vol des oiseaux. Rêvant sans cesse à ses trésors promis, il n'écoutait pas les chants fraternels des enfants.
Il était tellement obsédé par l'or qu'il en voyait partout. En automne, il prenait pour de l'or les feuilles dorées ou les maïs bien mûrs que le soleil inondait de sa lumière. La nuit, dans chaque étoile qu'il regardait, il voyait une pépite qui lui faisait signe.
Ainsi passèrent les jours, les mois et les années. Le printemps souvent, très souvent, habilla de fleurs les cerisiers. Les oiseaux rebâtirent plusieurs fois leur nid à la fourche des branches. Et déjà les enfants qui chantaient dans les champs n'étaient plus les mêmes.
Un jour, après avoir beaucoup marché, l'homme ambitieux ressentit la fatigue de son inutile recherche. Il demanda l'hospitalité dans une belle maison où il fut accueilli avec beaucoup de

sollicitude. Des gens hospitaliers lui procurèrent repos et bien-être.
A cet instant, il faillit oublier son vieux rêve d'or, tellement l'ambiance dans laquelle il baignait était agréable.
Dans cette grande demeure tout était calme et douceur. Même les occupants avaient de très jolis noms. L'un d'eux, âgé et portant une grande barbe et des cheveux blancs comme neige, s'appelait monsieur «Bon-Sens». Avec lui habitaient aussi les biens-nommés «Amitié», «Désintéressement», «Harmonie» et un certain «Confiance», lequel était un homme jeune au visage candide et innocent.
Sous le même toit demeuraient également madame «Fraternité» et monsieur «Respect». Assise devant la porte, regardant avec amour les gens tristes et pauvres qui passaient, madame «Charité» tenait par la main monsieur «Amour» et monsieur «Bien». Quant à madame «Patience», elle tissait des rêves merveilleux pour le futur.
Quel tableau féerique cela faisait. Pourtant, alors qu'on lui présentait «Paix» et «Bonheur», l'homme ambitieux aperçut l'énorme pépite que «Providence» avait posée sur la grande table.
Un peu à l'écart, «Idéal» et «Espérance» discutaient avec «Altruisme».
Provenant de loin, le son d'un orgue en prière jouait un «nocturne» qui absorbait peu à peu la lumière d'un jour merveilleux.
Oubliant que «Vigilance» se trouvait à ses côtés, l'homme ambitieux s'empara de la pépite qu'il avait repéré sur la table et s'enfuit à toutes jambes.
Et quand, après avoir été appréhendé par «Discrédit», «Justice» lui demanda avec gentillesse :
« N'as-tu pas vu que nous étions tous ici ?
Il répondit :
- Je n'ai rien vu d'autre que cet or ! »

L'abeille et l'offrande

Le soleil de fin d'après-midi descendait vers l'horizon, illuminant les montagnes au loin.
Assis à l'ombre de l'orme, nous écoutions les enseignements du «rishi». Ses paroles résonnaient au plus profond de chacun d'entre nous.
Montrant une abeille qui voletait parmi les fleurs, il dit :
« Dans notre vie, nous devons imiter l'abeille dans sa façon de se procurer sa douce nourriture : cueillir le nectar des fleurs sans les blesser, en respectant leur délicatesse. Si nous agissons de la sorte, notre travail ne sera pas inutile et le bien que nous ferons ne sera pas amer. »
Nous écoutions en silence.
Un peu plus loin, à la bordure du chemin, un petit berger surveillait ses agneaux en jouant doucement de la flûte de bambou. A nos oreilles, sa mélodie semblait un hymne de louange adressé à cette fin d'après-midi.
Dans un murmure, le «rishi» nous dit :
« Si les agneaux obéissent docilement à la musique du petit berger, c'est qu'elle leur est très agréable tout comme la berceuse que fredonne une maman à son fils pour l'endormir. Si le berger criait ses ordres, au lieu de les faire sortir de sa flûte en notes harmonieuses, les agneaux effrayés

se disperseraient. De la douceur de la musique dépend le calme du troupeau. »
Encore plus loin, le fleuve s'écoulait lentement, avec la sérénité des justes. Un bateau fendait les eaux tel un cygne aux ailes blanches, sans perturber par son passage le miroir lumineux de la surface étincelante et chatoyante. Le bateau repartit comme il était arrivé.
Toujours plus loin, sur l'autre rive du fleuve, un éléphant accompagné par un enfant entra dans l'eau pour se laver. Ses mouvements, pourtant modérés, provoquèrent immédiatement des remous, soulevant de la boue et de la vase. Les eaux du fleuve, agitées, noircies, cessèrent aussitôt de réfléchir l'or du soleil.
« Voici deux angles opposés de la vie, dit le «rishi». Peu d'êtres font comme le bateau qui vient de passer et laissent derrière eux un sillage de paix. A travers les haines, ces êtres-là se fraient un chemin sans haïr. Au bon milieu de la boue, ils glissent sans se tacher. Parmi les ambitieux, ils passent sans ambition. Face à l'erreur, ils maintiennent leur vérité.
Dans le même temps, ajouta le «rishi», les autres soulèvent de la fange partout où ils passent. Provoquant agitation et tumulte, ils souillent les consciences pures, vierges de toute méchanceté. »
Nous écoutions en silence.
La musique du petit berger continuait de bercer cette fin d'après-midi, pleine d'harmonie avec le chant des oiseaux.
Tout aussi harmonieuse était la voix du «rishi», quand il poursuivit :
« Les erreurs d'autrui sont faciles à repérer, mais nos propres erreurs se cachent comme la fleur au sommet des montagnes, comme les étoiles à la clarté du jour. »
Alors le «rishi» cessa de parler, rentrant en lui-même. Puis, il continua :
« Un matin, j'ai vu un paysan qui plantait sa semence. Ses doigts enfouissaient les graines au cœur de la terre qui offrait son sein fertile avec volupté. Mais l'homme, maladroitement, détruisait son travail de ses pieds à mesure qu'il l'effectuait de ses mains. Quelques jours plus tard, j'ai entendu le même homme qui, de retour à sa plantation et voyant sa semence sans vie, incendiait le ciel qui n'avait pas envoyé de pluies propices à fertiliser le sol. »
Le «rishi» nous dit encore :
« Il était pareil à cet homme qui, tel un rhinocéros en furie, ne comprend pas pourquoi la prairie ne pousse pas là où il a mis les pieds et accuse la reine «Chovri» d'être responsable de la rareté de l'herbe. »
Dans la forêt lointaine, nous entendions les bûcherons chanter leurs chants plaintifs et monotones. Leurs coups de haches s'abattaient sur le tronc des arbres au rythme de la musique. Portée par la brise, l'odeur des eucalyptus fraîchement coupés venait jusqu'à nos narines.
Après avoir inspiré cette brise parfumée, le «rishi» nous demanda :
« L'un d'entre vous connaît-il les arbres que l'on abat là-bas ?
- Non, maître. Nous ne sommes jamais allés dans cette forêt.
- Néanmoins, sans que nous les connaissions et sans qu'ils ne nous connaissent non plus, ces arbres nous enivrent de leur parfum porté par la brise. Ainsi doivent se faire les vrais dons, désintéressés, sans ostentation, sans rien attendre en retour, accompagnés d'un sourire même si l'on est soi-même dans le chagrin. »
Sur la route proche, un homme riche descendit de voiture et distribua de la nourriture à un groupe de pauvres affamés. Après chaque don, en réponse au geste de gratitude que chaque pauvre faisait de ses mains misérables, l'homme riche disait :
« Ne me touche pas ! ne salis pas mes beaux vêtements de lin avec tes doigts sales. »
Lorsque notre «rishi» nous regarda, nous vîmes que ses yeux limpides étaient remplis de chagrin. La voix posée, il nous dit :

« Comme lui, beaucoup d'hommes ressemblent au cactus du désert. Même quand ils offrent des fleurs, ils blessent, ils meurtrissent. Leurs dons laissent à la bouche une saveur amère que même le miel ne parvient pas à adoucir. »
Et le «rishi» se tût, comme en prière.
Puis il nous dit :
« Je me souviens d'un jeune qui lançait des pierres à un manguier pour en décrocher les fruits. Les mangues tombaient sur le sol, éclataient et se couvraient de poussière. Les ramassant au sol, il les rejetait aussitôt, et, impatient, recommençait à lancer des pierres au manguier. Beaucoup d'hommes font de même. Dans leur désir de cueillir des fruits nets et convenables, mûrs et savoureux, ils jettent des pierres au cœur d'autrui. »
Près de nous, bourdonnant joyeusement, l'abeille finissait son travail de récolte de nectar. Elle allait de fleur en fleur, donnant souvent l'impression de leur faire un baiser en guise de remerciement.

Le collier du magistrat

Cet après-midi-là, l'ombre de l'orme nous paraissait encore plus agréable et la voix de notre «rishi» avait la tranquillité d'un lac dont nous mesurions la profondeur insondable.
Cette voix nous dit :
« Tout homme qui juge un autre homme sans réflexion préalable est plus dangereux que mille éléphants détalant en horde sauvage. L'homme peut se préserver de la furie des animaux, mais comment peut-il s'affranchir d'une sentence calomnieuse, elle qui court plus vite que la reine «choroïde» et s'éparpille du nord au sud comme plumes jetées du sommet de l'Himalaya ?
- Nous devrions observer les faits un million de fois, et tout reprendre à zéro, avant de porter un jugement sur celui qui est supposé avoir commis un crime, nous dit le «rishi». Ne nous arrêtons pas au fait que le lotus vit dans des eaux troubles, rappelons nous qu'il fleurit dans le bourbier sans que la boue ne contamine ses pétales. Ne nous fions pas à l'apparence laide ou belle de celui dont notre prétendue conscience juge les actions. De l'huître naît la perle, et l'azur que nous croyons être le ciel n'est pas le ciel, mais seulement une illusion d'optique car en fait l'air n'est jamais bleu. A toute chose, nous ne pouvons donner que les couleurs que distingue notre vision limitée et les sentiments que nous prêtons aux êtres dépendent uniquement des impressions fausses et précaires que nous fournissent nos sens matériels imparfaits. »
Nous écoutions silencieusement le «rishi» et sa voix avait la douceur des baisers d'une maman.
Dans le bercement de cette fin d'après-midi, il poursuivit :
« Pour pouvoir juger un autre homme avec justice, il faut avoir préalablement vaincu l'hydre des passions et des illusions terrestres et avoir quitté les routes limitées de ce monde au profit de la route de «magga», c'est-à-dire du chemin de la perfection. Il faut être doté d'une perception ample et raffinée, avoir la parole douce et vraie, mener une vie faite d'abnégation et tout entière tournée vers le service de buts élevés, se comporter de façon exemplaire, être constamment dans le bien et agir avec altruisme, n'émettre qu'une pensée immaculée sans la moindre parcelle d'égoïsme, en un mot être en tout point semblable aux êtres célestes qu'on nomme les «Sadhyas».

Petit à petit, l'ombre de l'arbre grandissait sur la terre rosie par le soleil couchant. Contrits, nous attendions avec impatience de posséder la douceur des pigeons du bois sacré et l'innocence des enfants afin d'être dignes de notre «rishi».
Comme en prière, il enseigna encore :
« Au début, lorsqu'ils sont blessés dans leur corps et dans leur vanité ou spoliés dans leur intérêt, les hommes réagissent avec la férocité des crocodiles des grandes rivières. Ils ne font pas comme le santal appelé «chandan» qui encense le fer qui le déchire en le frappant. S'il se trouve un homme comme le «chandan», laissez-le juger les autres hommes. Le «chandan» est le symbole même du parfait disciple du divin Jésus dit «Swami».
Le «rishi» resta silencieux quelques instants. Quand il reprit la parole, ce fut pour nous raconter une nouvelle histoire :
« Si nous n'avons pas été parfumé par l'essence des vertus les plus hautes, abstenons-nous de juger, afin de ne pas faire comme ce magistrat d'un royaume lointain qui, un jour, devait comparaître en audience royale, habillé de ses vêtement de gala et portant sur la poitrine un collier de rubis.
Ce magistrat avait reçu ce précieux bijou comme un cadeau personnel du roi en raison de nombreux services rendus et ce, pendant plusieurs années, en tant que magistrat réputé probe et juste.
Cherchant ce collier dans son coffre à bijoux, le magistrat trouva le casier où il l'avait déposé ouvert et vide. Désespéré, il conclut rapidement, et de façon certaine, avoir été victime d'un vol audacieux.
Grâce à son expérience, il savait bien juger les actions humaines, son mental analysait déjà tout dans le but d'identifier son voleur. En ce qui le concerne, il rangeait toujours son collier dans le coffre à bijoux. La chambre où se trouve ce coffre possède une seule petite fenêtre protégée par des barreaux et l'unique porte permettant d'y accéder s'ouvre directement dans sa chambre à coucher. Impossible, donc, de pénétrer dans cette pièce là. Et pourtant il y a cette fenêtre. Elle donne sur le jardin privé. A petits pas nerveux, le magistrat se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit, laissant ainsi pénétrer la clarté du jour.
Du jardin venaient d'agréables odeurs. Sur une allée ombragée par des acacias en fleurs, un enfant jouait avec des cailloux. C'était le fils du jardinier, un garçon au visage espiègle et aux joues rouges. Il paraissait avoir sept ans.
Le magistrat, immergé dans le mystère du vol de son collier, examinait les barreaux de la fenêtre, dans l'espoir de résoudre cette énigme qui l'intriguait de plus en plus. Son mental, cependant, était ralenti par le doute et par la douleur dus à la perte de son collier. Il ne sentait pas du tout le parfum des fleurs et ne prêtait presque pas attention à l'enfant. Celui-ci, voyant le magistrat à la fenêtre, le salua d'un sourire timide révélant l'absence de ses incisives. Le magistrat regardait toujours les barreaux et pensait :
- Il n'y a pas de doute, le voleur n'a pu passer que par la fenêtre.
Mais comment ? Aucun homme ne pouvait passer entre les barreaux.
Soudain, comme l'éclair déchire la nuit et indique sa direction au voyageur perdu, la solution à son énigme lui apparut. Un adulte ne passait pas entre les barreaux, mais un enfant si, avec difficulté certes, mais il passait. Le voleur était le fils du jardinier ! Tout était clair maintenant, bien clair.
Le regard sévère du magistrat tomba sur le garçon.
- Sourire d'un criminel précoce, jugea-t-il. Cette tête-là, ne correspond t-elle pas à celle d'un malfaiteur ? Si. Et les yeux ? Et la bouche ? Et la forme du nez ?... Il n'y a aucun doute, ce garçon a tout d'un roublard, d'un voleur à la tire.

Sans hésiter, le magistrat se dirigea en hâte vers la porte, résolu à appréhender lui-même le petit voleur. Il se trouvait déjà dans le jardin quand, machinalement, il mit la main dans une des larges poches de son habit de gala. Ses doigts touchèrent quelque chose qui le fit se figer immédiatement. Aussitôt, il retira la main de sa poche et en tira le collier de rubis. Il tremblait en le regardant. Le collier n'avait donc pas été dérobé. Tous les rubis étaient présents, semblables aux graines du fruit qu'on appelle grenade. Non il n'y avait pas eu vol. Lui, le magistrat, s'était trompé !
De retour dans sa chambre, il put remonter le fil de ce qui s'était passé. Tout avait commencé quand, rentrant de la dernière audience à la Cour, il était retourné chez lui, ivre de sommeil. A ce moment-là, il portait les mêmes vêtements qu'aujourd'hui. Probablement avait-il laissé le collier dans sa poche avec la ferme intention de le ranger le lendemain matin, bien à sa place, dans le casier de son coffre.
D'ailleurs ça n'était pas la première fois qu'il oubliait de le fermer.
Tenant le collier de rubis dans sa main, le magistrat s'approcha à nouveau de sa fenêtre. Le fils du jardinier était toujours là, dans le jardin, occupé à empiler ses petits cailloux multicolores.
Maintenant, plus le magistrat regardait le petit garçon, moins il lisait sur son visage la marque d'un voleur.
En plus, jamais ce petit corps-là, bien que maigre, n'aurait pu passer entre ces barreaux, conclut-il avec remords.
Parce qu'en définitive, il n'était pas mauvais homme, le magistrat probe et juste du roi ! »

Grandeur et humilité

Dans l'après-midi ensoleillée, l'ombre de l'orme était accueillante. Au loin, enrobés de bleu, les contours de la montagne se profilaient à l'horizon. Un des disciples, après les avoir admirés, s'exclama :
« Comme la montagne est belle, se disputant la maîtrise des airs avec les nuages.
- Oui, répondit un autre, leur majesté équivaut à celle des océans, eux qui surpassent la terre par leur ampleur.
- Les forêts de chênes aussi sont majestueuses, car leurs arbres sont témoins des temps passés, rappela un autre.
- Quant à moi, dit un autre disciple, je suis ébloui par l'extraordinaire complexité du corps humain, reliquaire de la vie.
- Et un livre, ajoutai-je, lui qui contient les secrets de la sagesse, n'est-il pas également une des merveilles du monde ? »
Le «rishi» nous écoutait avec douceur. Silencieux, il nous avait suivis du regard alors que nous formulions nos observations. Quand finalement nous nous sommes tus, il parla de manière explicite :
« Les grandes manifestations dépendent toujours des petites expressions. Les montagnes sont des monuments de la nature, mais elles ne surmontent pas en importance les grains de sable qui les composent. Les océans seraient asséchés, s'ils sous-estimaient la valeur d'une simple goutte

d'eau. Superbes et majestueux, les chênes de la forêt ont besoin pour se sustenter de l'effort obscur des racines et du sol. L'équilibre du corps humain se maintient suivant la valeur de chacune de ses cellules. Et tous les livres ne représenteraient rien s'il n'existait pas pour les composer, des lettres minuscules assemblées en mots. Ainsi, l'infiniment grand repose dans l'énergie combinée de l'infiniment petit, et l'un et l'autre s'équivalent en grandeur devant l'infini.»

Nous, les disciples, ne faisions qu'écouter silencieusement.

Le rishi nous raconta ensuite l'histoire du roi d'un petit pays où n'existaient ni océan, ni montagne, mais seulement des déserts.

Ce roi-là était jeune, courageux et entreprenant. Tôt déjà, alors qu'il était encore enfant et prince héritier, il souffrait en constatant les afflictions du peuple, et il était préoccupé de voir la misère qui, génération après génération, mortifiait son pays. Quand enfin il accéda au trône, il bénéficiait de la dévotion et de la loyauté de ses sujets qui avaient placé leur espoir en lui, eux qui connaissaient déjà et admiraient ses bons sentiments, son intérêt pour le bien-être du peuple. En recevant la couronne, le jeune roi promit de mettre rapidement fin à la misère et à la pauvreté dans son petit pays. Mais les coffres étaient vides parce que ses terres étaient pauvres, sans aucune région propice à la culture. Alors le roi eut l'idée d'ériger un monument grandiose pour établir la renommée et la gloire de son peuple. Par ce biais, il attirerait l'attention des peuples voisins riches et progressistes qui enverraient des caravanes de marchands et de voyageurs fortunés, intéressés de connaître cette grande œuvre. Ainsi, en peu de temps, beaucoup de richesses retomberaient sur la région et sur les habitants de tout son royaume.

Résolu à exécuter ce projet, il convoqua ses ministres et ses conseillers, et leur expliqua minutieusement son plan. Ceux-ci l'écoutèrent surpris et incrédules. Alors, ils expliquèrent au jeune roi que la construction d'un tel monument exigeait beaucoup d'investissements en argent et en travail, bien au-delà des minuscules possibilités du pays. Pour surmonter cette difficulté, le roi leur répondit avec fermeté :

« Je le demanderai donc à mes sujets, puisqu'ils profiteront de la construction de ce monument. Grâce au travail et à la participation de tous, nous arriverons à réaliser cet ouvrage. »

Ainsi décidé, le roi envoya des hérauts partout pour expliquer la finalité du monument et son utilité, exhortant tous ses sujets à se rendre dans la capitale pour y remettre leur contribution.

Ceux-ci, confiants, se rendirent en grandes caravanes et dressèrent un campement sur le plateau aride au centre duquel se trouvait la capitale. Ils avaient apporté avec eux leurs maigres économies, lesquelles n'allaient jamais au-delà de quelques pièces, gagnées au prix de beaucoup de sueur et de fatigue à force de travailler si dur une terre tellement avare. Pourtant, ils se sentaient heureux de coopérer à un projet aussi important, et ils avaient apporté leurs pièces comme de précieux trésors.

Quand tout le monde fut sur le plateau, le roi parut au désert, entouré de ses ministres et de ses conseillers. Il s'adressa au peuple en remerciant de la confiance témoignée et il conclut son discours par un appel à la générosité de ses sujets. Il stipula que chacun devrait verser seulement une pièce d'or, laquelle leur serait rendue plus tard, le monument achevé, augmentée du profit obtenu.

Ce discours terminé, les fonctionnaires du trésor public prirent des coffres et allèrent quêter vers le peuple.

Quand au jeune roi et à son haut comité, ils retournèrent au palais. Là, ils reprirent leurs calculs et leurs plans, anticipant sur le résultat de la collecte. Au crépuscule, les fonctionnaires furent de retour au palais.

« Alors ? demanda le roi.

Les hommes montrèrent les coffres vides.
Baissant la tête, l'un d'entre eux parla au nom de tous les autres :
- Majesté, le peuple, ne possède que des pièces de cuivre.
Le «rishi», nous regardant avec douceur, conclut avec sagesse :
- Ne méprisons pas les parcelles cachées par humilité, d'elles, de ces petites offrandes, dépend la grandeur du tout. »

La forêt de l'orgueil

Le feuillage de l'orme bruissait suavement sous la caresse de la brise, mais plus suave encore était la voix de notre «rishi» qui disait :
« Au crépuscule, nous avons entendu une alouette chanter depuis les plus hautes branches des sapins de la forêt; son chant nous conduit à l'extase chaque fois que nous l'écoutons. Cependant je ne m'incline en grande révérence que devant un acte humble. Parce qu'il y a encore plus de beauté dans l'humilité que dans le chant des oiseaux. Le don d'humilité sublime tous les autres; l'enchantement de l'humilité sublime tous les enchantements. »
Le «rishi» poursuivit :
- Si un homme a surmonté le plus grand de tous les obstacles, mais n'a pas su vaincre son propre orgueil, cet homme est perdu. L'orgueil génère les passions qui à leur tour génèrent les haines. L'orgueil, les passions et la haine, voici les terribles agents de la douleur dans le monde. Ils détruisent la paix indispensable au bonheur. Surmonter l'orgueil, c'est surmonter la souffrance.»
Le «rishi», nous regardant avec bienveillance, nous raconta alors l'histoire d'un homme qui possédait une forêt de grands arbres à la frondaison imposante. Cet homme pensait que, nulle part ailleurs dans le monde, n'existait une forêt aussi belle, aussi riche d'espèces rares, aussi étendue et exubérante. Il observait avec mépris les forêts voisines si petites et dont les arbres épars semblaient perdus sur les plateaux. Tous les matins, il marchait dans les allées aménagées sous ses arbres, fier de les avoir si bien soignés, comme un général passe en revue la bonne tenue de ses soldats.
Il vivait dépendant de sa forêt comme d'un cercle vicieux, prisonnier d'un monde étrange et solitaire, sans idéal ou perspective; un monde peuplé d'arbres qu'il cultivait avec un égoïsme ardent, les préservant de l'intérêt d'autrui et de la convoitise qu'il soupçonnait dans tous les regards. Face à ses peurs et à ses préoccupations, il pressentait que quelque chose lui manquait pour satisfaire sa propre existence.
C'est alors, qu'un beau jour, le propriétaire de la forêt rencontra un sage et saint homme dont la tranquillité et l'élévation des enseignements l'impressionnèrent. A l'écouter parler, il ressentit au plus profond de lui, la nécessité de changer. Il réfléchit sur la façon dont il se conduisait dans la vie et lui vint l'envie de s'améliorer, d'acquérir de nouvelles connaissances, d'approfondir ses relations avec les autres. Et cette envie grandissait d'heure en heure.
Il écouta le sage affirmer que la connaissance pouvait venir à bout de la soif des désirs qui torturent et empoisonnent l'âme, l'intoxiquant d'insatisfactions qui, à leur tour, induisent des désirs pérennes. Plein d'admiration pour ce sage, le propriétaire de la forêt était maintenant

disposé à conquérir ce monde heureux et libéré de la douleur.
Il se plongea dans les études jour et nuit. Il prit connaissance de la pensée des philosophes anciens et modernes, il suivit l'évolution des sciences humaines jusqu'à son époque, il étudia dans les livres toutes les écoles et tendances artistiques, extasié devant la sensibilité créatrice de l'homme. Il s'intéressa à la biologie, lui consacrant de nombreuses heures d'étude. Il approfondit son savoir en astronomie avec application, lisant et observant le mouvement des astres. La physique et la chimie lui ayant livré leurs secrets, il entra dans l'intimité des laboratoires.
Avec le temps, il posséda une ample vision des connaissances humaines. On le consultait sur de nombreux sujets et il arbitrait beaucoup de discussions et de débats dans le milieu où il vivait, ce qui lui valait le respect et l'admiration de beaucoup de gens.
Malgré tout, il restait attaché à sa forêt. Les connaissances profondes qu'il avait acquises ne l'avaient pas fait s'éloigner d'elle, n'avaient pas empêché non plus ses longues promenades parmi les arbres. Il regardait encore sa forêt avec grand intérêt, lui portant une extrême attention et passant de longues heures à l'étude des végétaux.
Mais ces connaissances-là ne lui apportaient pas la félicité attendue. Au contraire, l'angoisse, l'inquiétude, et l'insatisfaction grandissaient en lui, rendant son existence malheureuse.
Un beau matin, il partit à la recherche du saint homme qui, maintenant, dirigeait sa conscience. Il lui fit part de ses vicissitudes et lui demanda :
« Comment atteindre le bonheur ?
- En maîtrisant la soif des désirs humains.
- Mais comment faire, maître ?
- En dominant les passions. Les passions sont des torrents qui plongent l'homme dans le tourbillon des douleurs.
- Comment vaincre les passions ?
- Le feu des passions se propage dans l'homme et consume son âme, flamboyant sans cesse; quand on le ressent dans son corps, il faut l'éteindre par la connaissance de la vérité.
- J'ai déjà acquis un vaste savoir humain et je souffre toujours.
- La sagesse ne réside pas dans les théorèmes, les lois ou les théories des choses scientifiques et philosophiques, pas plus qu'elle n'habite dans le silence ou la méditation. On ne peut pas non plus l'atteindre par la récitation de mantras fertiles, même répétés à l'infini.
- Alors, comment devenir sage ?
- Par la conquête de la vertu. La vertu, c'est la vraie sagesse. L'homme vertueux est sage parce qu'il a vaincu l'orgueil et les passions. Son bonheur est complet parce qu'il se situe au-dessus des choses superficielles et au-delà de toute souffrance. Tu veux être heureux ? alors, coupe par la racine l'arbre auquel tu es le plus attaché par les chaînes de l'orgueil. »
Un peu confus, le propriétaire rentra chez lui en méditant les mots qu'il avait entendus. Il lui fallait abattre l'arbre le plus précieux de sa forêt, son arbre préféré, s'il voulait être heureux !
Il se résolut à le faire. Une hache sur l'épaule, il se dirigea dans sa forêt et s'arrêta au pied du cèdre le plus imposant, celui dont le faîte dépassait tous les autres arbres. Le cœur serré, il le coupa. Le cèdre abattu, il regagna sa demeure rempli de chagrin. Cette nuit-là et les suivantes, il ne dormit presque pas, assailli par de nombreuses pensées. Le cèdre sacrifié, son malheur continuait et il était habité par des angoisses encore plus grandes, des insatisfactions et du remords. D'intenses craintes assaillaient son âme, le conduisant au désespoir. Un jour, pour échapper à ses préoccupations et à sa réalité, cet homme se réfugia parmi les arbres de sa forêt et se laissa envahir par l'orgueil de la posséder, tel un roi dans ses domaines. Debout, à l'orée du bois, il regarda au loin et à plusieurs reprises les propriétés voisines sans pouvoir comprendre pourquoi leurs propriétaires les maintenaient si insignifiantes et à l'abandon. Depuis ce jour, il

n'admirait que sa forêt. A la posséder ainsi, il se sentait le seigneur du monde, mesurant son importance à la hauteur de ses cyprès, de ses cèdres et de ses chênes. Pourquoi avec tout ça, ne se sentait-il pas satisfait et heureux ? Pourquoi était-il assailli d'angoisses, de préoccupations diverses et de craintes ?
- Oui, il y a toujours de la crainte dans l'âme de celui qui s'accroche au pouvoir, à la gloire et à la richesse. Seuls ceux qui ne se laissent pas accaparer par les biens de ce monde sont exempts de toute crainte -
Maintenant, il avait abattu son cèdre, celui qui était l'objet de son plus grand orgueil.
Non seulement, cela n'avait pas diminué son anxiété, mais encore cela n'avait fait qu'accroître son désespoir.
Il retourna voir le maître de la sagesse :
« J'ai abattu l'arbre dont j'étais le plus fier, maître, mais ce sacrifice a été inutile. Je continue de souffrir. Le bonheur semble s'éloigner chaque fois un peu plus de mon âme. Que dois-je faire ?
- Abats toute ta forêt, et non pas un seul arbre de ton orgueil. Abats tous tes arbres, jusqu'aux plus petits arbustes. C'est seulement ainsi que tu extirperas les souffrances plantées en ton âme. Abats toute ta forêt et tu seras heureux.»
L'homme baissa la tête et rentra chez lui. Au lieu d'abattre sa forêt, on dit qu'il se perdit dedans.

Les fraises sauvages

La Nature est le plus sage de tous les maîtres, nous disait le «rishi». Nous devrions observer ses multiples enseignements, même lorsque nous recherchons la Joie. Un nouveau paysage peut dévoiler de nouveaux aspects de la vie, un simple geste peut révéler les secrets d'un comportement. Le chant d'un oiseau peut contenir les secrets de l'harmonie. Les yeux anonymes d'un passant peuvent refléter le drame de plusieurs regards. Et un crépuscule triste, sans couleur ni lumière, noirci par des nuages lourds, peut indiquer l'épilogue d'un jour néfaste.
« Observons la nature », conseillait le «rishi».
Quelque temps après, en ouvrant la fenêtre de ma chambre, je vis que les feuilles du châtaignier rougissaient à cause des excès de l'été. Les fleurs de l'acacia, déjà sans vitalité, tombaient facilement sous la moindre brise comme une pluie d'or sur le jardin.
Je pensai avec joie :

« C'est l'automne ! je vais aller au bois cueillir des fraises. »

Quand l'automne dore les fruits du verger, il est toujours très agréable de cueillir des fraises sauvages dans le bois voisin.
Chemin faisant, j'observai la nature, comme me l'avait enseigné le «rishi».
Les marguerites tapissaient les champs, pareilles à des morceaux du soleil épars sur l'herbe verte. Je remarquai qu'elles étaient vigoureuses, bien qu'aucun jardinier ne les ait soignées. Par leur humble existence, elles attestent l'Amour de Dieu pour toutes ses créatures.
Tout en les regardant, je méditais sur la préoccupation qu'ont les hommes à propos du lendemain,

arc-boutés sur la monnaie et les chiffres au point d'en oublier de contempler le soleil à l'horizon. Je pensais à ces nuits d'insomnies, à ces longues heures gaspillées à assouvir leurs désirs et à toute la fatigue accumulée à toujours courir vers les premiers rangs du monde. Je vis leur angoisse et leur désespoir dus à leur soif insatiable du «moi» et du «mien».
Face à des fleurs sylvestres en bordure du chemin, je me rappelai les mots du «rishi» :
« Le germe de l'ambition condamne l'homme à l'insatisfaction, laquelle constitue son plus grand malheur, sa plus grande infortune. »

« Oui ... C'est l'automne ! Je vais au bois cueillir des fraises. »

Des lavandières marchaient vers la rivière, portant leur baluchon. Elles suivaient le chemin en chantant des cantiques naïfs, comme une bande d'hirondelles. Elles allaient laver les vêtements des autres, souillés de boue et de poussière.
En les voyant, je me posai cette question :
« Si l'homme apportait à la rivière des Bonnes Actions le fardeau de la vie d'autrui, que le monde a maculé, et le lavait joyeusement dans les eaux de la Vertu, on n'entendrait plus tous ces murmures et toutes ces lamentations. Comme les lavandières, l'homme entonnerait lui aussi de joyeux cantiques. »
Alors me vinrent aux oreilles les conseils du «rishi» :
« Que l'homme ne laisse pas s'insinuer la médisance, qu'il ferme ses portes à la méchanceté, et toutes les existences demeureront sans tache. »
Au loin, on entendait encore les chants des lavandières.

«Oui ... C'est l'automne ! Je vais au bois cueillir des fraises. »

J'entrevis, toute proche, la rivière parcourant le plateau, dessinant des courbes gracieuses. A l'horizon, ses eaux semblaient déborder du plateau pour envahir l'infini.
Comment les rivières ont-elles conquis leur espace sur la terre ? Ont-elles agi comme certains hommes qui, sur terre, sont devenus grands aux dépens des autres, laissant derrière eux veuves et orphelins ? Ont-elles semé de mauvaises herbes et des épines sur le chemin de leurs semblables comme ces mêmes hommes dont les victoires sont plus tristes que les funérailles de leurs vaincus?
Je méditais en marchant ...
Non, les rivières gagnent leur place grâce aux bénéfices qu'elles concèdent. Humbles, elles n'ambitionnent pas de hautes positions, et c'est pour cela que, vers elles, tout converge. Elles fertilisent toujours sans proclamer leurs vertus, pensant que tout le mérite revient aux ruisseaux et aux sources.
Les mots du «rishi» s'écoulaient dans ma mémoire comme les eaux de la rivière :
- Seul l'amour fraternel rend l'homme noble devant les autres hommes et assure sa position. Car l'Amour fraternel renaît à chaque instant, il évolue en rotation perpétuelle, il se surpasse sans cesse pour atteindre les hommes et les conduire en harmonie vers l'évolution absolue -
La rivière s'allongeait au loin, épousant le plateau pour le vivifier. Ses eaux savent-elles qu'elles sont attendues par l'océan grand et profond pour se fondre en lui ?

« Oui ... C'est l'automne ! Et je vais au bois cueillir des fraises. »

Au bord du chemin, des hommes et des femmes aux yeux cernés, aux habits en lambeaux,

marchaient en silence, traînant avec eux des enfants efflanqués. Ils avançaient lentement, avec la lenteur de qui n'a pas d'espoir, avec l'air accablé des mal nourris. Ils passaient. L'atmosphère elle-même restait imprégnée d'accablement, de désespoir et de tristesse.
Je cheminais moi aussi en silence, pensif.
Plus loin, on entendait des chants festifs, des chuchotements gais, des rires et des musiques. Ces bruits venaient du jardin qui agrémente le château d'un riche propriétaire. A l'ombre d'arbres majestueux, lui et ses convives se restauraient autour d'une table, en joyeux tumulte. Je méditais sur l'inégalité de ces vies-là, également humaines.
L'air véhiculait l'odeur suave de leurs plats recherchés, de leurs rires et de leurs chansonnettes grivoises ; c'était comme une insulte aux pauvres, tristes et affamés.
Et me vint en mémoire la réflexion du «rishi» :
« Si l'appétit des riches et des puissants était moindre, il y aurait moins de famine parmi les hommes. »

« Oui ... C'est l'automne ! Je suis dans le bois. Je cueille des fraises. »

Le rossignol et la larme

Le teint madrépore illuminait l'après-midi, annonçant la venue du soir quand nous entendîmes chanter le rossignol dans les ruines d'une petite chapelle. Comme un récital de harpes angéliques, le chant de cet oiseau nous déposa dans le cœur un message de paix et d'harmonie.
Nous écoutions, aux anges.
Quand le rossignol se tut, toute la nature demeura silencieuse.
Alors, le «rishi» commença de nous raconter une ancienne légende :
« Il y a très longtemps, un petit oiseau qui ne savait pas chanter, vivait triste dans le bois, tandis que les autres oiseaux exaltaient les joies des aubes et la tristesse des crépuscules par d'harmonieux gazouillis.
Un jour, en le voyant si malheureux, la fée du bois lui murmura, énigmatique :
- Si tu bois la larme miraculeuse, la plus triste de toutes les larmes du monde, tu pourras chanter et ton chant symbolisera, pour toujours, l'harmonie de la nature.
- Si cela arrive, exulta l'oiseau, comme je serai heureux.
- Non, petit oiseau, car ton chant ne sera jamais entièrement compris de ce monde.
Et ce disant, la fée de la forêt disparut entre les pétales d'une orchidée blanche.
Le petit oiseau s'envola, pensif.
Où trouver la larme la plus triste qui lui permettrait de chanter ?
Alors, il se souvint d'une femme inconsolable, une campagnarde, qui pleurait la mort de son fils unique.
Quittant le bois, il vola vers la maison de cette femme et se posa sur le toit. Il entendit le son d'une berceuse qui venait de la maison. C'était la voix de la campagnarde qui berçait un nouveau-né.
Il n'y a plus de tristesse dans cette voix, pensa l'oiseau.

Peut-être trouverais-je la larme la plus triste du monde dans les yeux d'un enfant orphelin, pensa l'oiseau. Quelquefois, il rencontrait un enfant qui avait perdu ses parents et vivait si malheureux que ses yeux, rougis par les pleurs, ressemblaient à de petites balles dégonflées ayant perdu leur brillance et leur couleur.
Il chercha l'enfant et le trouva entouré de jouets, souriant et heureux, car il avait été accueilli dans un nouveau foyer.
Accablé, le petit oiseau reprit son envol. Jamais, sûrement, il ne trouverait la larme miraculeuse dont lui avait parlé la fée de la forêt.
Pendant qu'il volait, il pensa que cette larme prend peut-être naissance dans le regard des âmes sans amour et, à cette idée, l'espoir revint dans son petit cœur. Il avait entendu parler d'une jeune fille qui se mourait de douleur et de nostalgie car son fiancé l'avait quittée l'hiver précédent, et elle passait ses journées sous un pommier à revivre les moments de bonheur qu'ils avaient vécus ensemble.
Le petit oiseau la trouva sous ce même arbre, mais échangeant un serment d'amour avec un nouvel amoureux.
- C'est le printemps, dirent les fleurs du pommier, se souvenant que les amours humaines passent comme passent les saisons.
L'oiseau s'envola, désireux de fuir et d'oublier sa petite vie inutile et sans poésie qui ne connaissait ni la joie du matin, ni le soleil de l'après-midi. Il finirait bien par oublier son rêve d'un jour : chanter comme les autres oiseaux.
Il vola, désespéré, pendant très longtemps. Il traversa prairies et déserts, il survola de hautes montagnes et se posa, fatigué, sur la branche d'un olivier.
- *Laissez venir à moi tous ceux qui souffrent, laissez venir à moi les petits enfants ...*
C'était la voix du divin «Swami» qui parcourait la terre, prêchant l'amour et l'espoir à une multitude de miséreux.
- Je suis petit et souffrant, pensa l'oiseau.
Et depuis ce jour, comme tous les tristes et les souffrants, subjugué par cette voix, il suivit le «Swami» partout.
Lorsque le Divin Maître marchait dans les bois parfumés de Jéricho ou dans les plaines de Samarie, le petit oiseau voletait à ses côtés. C'est ainsi qu'il se percha sur le mât d'un bateau en mer de Galilée et sur les cèdres du mont Carmel. A la suite du «Swami», il respirait la poussière de nombreuses routes et rencontrait bien des peuples et bien des villes étrangères. Parcourant monts et vallées, infatigable, sans jamais le quitter, il ne plaignait jamais les distances.
Lorsqu'il l'écoutait, il oubliait sa tristesse; il comprenait qu'en dehors de sa propre existence, il y avait des souffrances et des misères autrement plus grandes que les siennes.
S'il ne savait pas chanter, cela n'avait finalement aucune importance. Rien d'autre ne l'intéressait plus, à présent, que de connaître l'Amour et la Bonté dont le «Swami» avait parlé de Nazareth à Jérusalem, du Mont Hermon au Mont Thabor.
Partout où le Maître allait, l'oiseau le suivait, perché quelque part, l'écoutant en silence. Ses petits yeux fixaient le visage du Maître et il semblait le comprendre mieux que tous ceux qui l'accompagnaient. Cet après-midi-là, c'était l'après-midi du sermon sur la montagne. Alors que le «Swami» entonnait le cantique de la Miséricorde Divine, le petit oiseau écoutait en extase.
Le feuillage du sycomore frissonnait aussi en entendant cette ballade des Bienheureux et un rayon de soleil s'attardait au couchant dans l'espoir de l'écouter jusqu'à la fin.
A la dernière note du divin chant, le petit oiseau pleura du doux pleur qu'on les âmes qui ont trouvé Dieu.
Néanmoins, la multitude de ceux qui avaient suivi le «Swami» jusqu'ici se dispersait déjà. La

plupart d'entre eux étaient venus chercher de la nourriture terrestre, car ils avaient entendu parler de la multiplication des pains et des poissons. Plusieurs même étaient partis en proférant gros mots et injures. A ce moment-là, les disciples du «Swami» l'avaient quitté aussi et il était seul sur le mont.
Et son regard d'une tristesse infinie et d'une infinie compassion accompagna cette foule qui descendait la montagne, pressée de satisfaire ses appétits matériels.
Au loin, sinueux et encaissé, découpé dans les rochers nus, on distinguait le chemin de croix qui mène au Golgotha.
Au-delà, sur le Mont des Oliviers, près du village de Béthanie, se dessinait la silhouette du temple, rutilant d'or et de marbre, scintillant comme la neige du Mont Hermon sous le soleil.
Au-dessous, amoncelées et sales, les maisons de Jérusalem ressemblaient à des nids de guêpes.
Et le «Swami» frémit devant ce décor.
Il venait d'avoir la prémonition de Gethsémani, du Sanhédrin, de la multitude lui jetant des pierres, de la croix et du calvaire. Il aurait à souffrir en outre du reniement de Pierre, son meilleur disciple, lequel l'attristerait bien plus que la trahison de Judas.
En regardant l'infini, le doux «Swami» s'exclama avec angoisse :
- Ô Père, que je boive jusqu'au bout le calice des amertumes, mais que l'humanité apprenne à aimer l'amour pour l'Amour.
Une tristesse infinie envahit le regard du Maître. Il entendait encore les injures et les moqueries de la foule insatisfaite. Quand les hommes comprendraient-ils donc le cantique des Bienheureux ?
Et son cœur battait, plein de compassion pour la faiblesse et la misère humaine.
Un gémissement sortit de sa poitrine, triste et douloureux. Jésus venait de ressentir toute l'ingratitude, l'incompréhension et l'abandon des hommes pour lesquels il allait offrir sa propre vie.
A cet instant, raconte la légende, le petit oiseau, le seul être qui ne s'était pas éloigné du mont, se posa, affligé, aux pieds du Maître, compatissant à sa douleur.
Le regard anxieux, haletant, le petit oiseau sembla dire à son bien-aimé «Swami» :
- Ne pleurez pas, divin «Swami». Les hommes ne comprennent pas encore votre cantique, mais, quand vous rejoindrez le Père, les oiseaux répéteront votre message partout sur la terre. L'humanité se réveillera un jour et vivra, toute entière, votre Évangile, atteignant enfin l'Harmonie et la Paix des Bienheureux.
Le «Swami», après avoir incliné la tête, regarda le petit oiseau. Les yeux du Maître étaient tout noyés de larmes. L'une d'elles tomba, frémissante, sur le bec de l'oiseau.
C'est ce jour, raconte la légende, que la nature, émue, entendit pour la première fois le chant du rossignol. »

La semence de la Vie

« Jardinier, m'apostropha le «rishi», où sont tes fleurs ? Le printemps est arrivé et ton jardin est sans vie. N'as-tu pas semé de nouvelles graines ?
- J'en ai semé, mais elles n'ont pas levé. La vermine est venue et les a dévorées une à une.
- Ne sais-tu donc pas, jardinier, que la vermine naît de la négligence ? Les jardins sont comme les

cœurs, ils ont besoin de soins constants. Si nous ne les arrosons pas avec les eaux de l'Amour, si nous ne les fertilisons pas avec la sève de la Vertu, ils n'ont pas assez de vigueur pour donner du fruit et ils sont desséchés par les larves de la cupidité, de l'ambition et de la corruption, et tout cela par notre manque de soins.
- Le sol paraissait fertile et sain, mais il m'a abusé. Je l'ai toujours cultivé sans l'amender. C'est la première fois qu'il ne produit pas de fleurs au printemps. Même les géraniums ont péri.
- Jardinier, c'est nous qui nous trompons en jugeant selon les apparences. Ce n'est pas le sol qui t'a trompé. Il t'a donné seulement ce qu'il possédait. Avant de cultiver la terre, il faut bêcher le sol, pénétrer dans son intimité à la profondeur qu'indique notre bon sens. Alors la semence lèvera spontanément, sans problème.
- La chaleur de l'été m'a ôté toute envie de travailler le sol. Je n'ai semé qu'en surface. Ainsi, j'ai évité de m'abîmer les mains.
- Il en advient de même pour les cœurs, jardinier. Comment pouvons-nous censurer erreurs et défauts, si nous ne savons pas dire non aux choses que nous croyons justes et raisonnables alors qu'elles ne le sont pas ? Comment cueillir des géraniums au printemps, si nous ne les avons pas bien cultivés dès le départ ? Si tu permets que des larves, dans leur voracité et leur ignorance, détruisent les semences de la vie dans ton jardin, dis-moi, jardinier, qu'adviendra-t-il maintenant de ton jardin ?
- J'y retournerai, Maître. Je protégerai les plates-bandes des larves et des mauvaises herbes.
Je restituerai au sol la pureté et la salubrité qu'il avait lorsque je l'ai reçu, fertilisé par la sagesse et l'expérience des semeurs de la Nature.
- Oui, jardinier, retourne dans ton jardin. Cultive-le avec tendresse et prudence, pour qu'au printemps prochain, ta récolte soit un poème de couleurs, de parfums et de lumières qui enchante la terre et les cieux ! »

Les habits de la Vertu

« Ô mon généreux Seigneur, vous m'avez invité à pénétrer dans votre Palais façonné par les mains de la perfection. Mais j'ai décliné votre invitation parce que, pauvre de moi, mes sandales portaient la boue des chemins où j'ai tant marché. J'aurais sali le sol si précieusement tapissé par votre Amour. Recevez-moi une fois prochaine.
J'attendrai votre appel, très peu de temps je l'espère.
Peut-être arriverai-je les pieds ensanglantés parce que je n'aurai pas porté mes chaussures maculées par la boue des chemins tortueux. Il y a beaucoup d'épines et beaucoup de marécages à éviter sur les chemins de la vie.
J'irai désormais les pieds nus, car je voudrais sentir la terre que je foule du pied. Voilà pourquoi, mon Seigneur, je serai peut-être en retard.
Mais aussi douloureux que soit le voyage, je répondrai à votre appel. Donnez-moi seulement du temps, que je puisse comparaître devant vous avec mes habits de Vertu, eux qui sont si précieux, tellement ils m'ont coûté. Moi, Seigneur, vous savez bien que je suis pauvre.
Alors, soyez patient avec moi. Qui sait, demain peut-être, j'arriverai dans votre Palais, ô mon

généreux Seigneur. »

La rosée, les diamants et les étoiles

Toute la nature exultait devant la manifestation de la Joie Divine.
Les matins étaient roses, dans les tons très riches de rubis qui précèdent le lever du soleil. L'atmosphère, lumineuse et limpide, irradiait des vibrations de la Vie. Les bourgeons fragiles qui pointaient à peine sur les branches des arbres, semblaient sourire d'un air complice sous les caresses de la brise.
En cet instant, les fleurs de l'orme, d'ordinaire si blanches et éclatantes, paraissaient dorées sous le soleil du printemps.
Des passants allaient et venaient, rieurs et heureux. Un garçon passa en tambourinant sur son petit instrument de percussion.
- Tout est plus joli au printemps, pensai-je, y compris le bruit du tambour -
Nous regardant et souriant, le «rishi» commença à nous parler. Je me rendis compte que ses cheveux, comme les fleurs de l'orme, brillaient aussi sous le soleil.
Il nous dit :
« Si nous jetions une fleur et une pépite d'or en même temps sur le passage d'un ambitieux, il foulerait du pied la fleur sans même l'apercevoir, dans son empressement de posséder la pépite. S'il se trouvait un homme préférant la fleur à la pépite, les autres le diraient fou.
Pourtant la Paix et la Félicité ne reposent sur aucune possession. La plénitude demeure en celui qui n'attend rien, comme les fleurs de la prairie et les oiseaux du ciel.
- Un homme, continua le «Rishi», peut avoir richesse, pouvoir et gloire, mais être pauvre de Félicité et de Paix. Son ambition voile ses yeux à la vraie beauté de la Vie et rend son âme esclave du désir. Devant un crépuscule, une fleur ou le chant d'un oiseau, il passe, indifférent.
- Je connais un homme, nous dit encore le «rishi», qui habitait une cabane au bord d'une route, coincée entre un jardin et un verger. Il passait ses journées à s'occuper de ses plantes et vivait avec simplicité, du seul fruit de son labeur à cultiver des fleurs et des fruits.
A tous ceux qui lui rendaient visite, il offrait soit une brassée de roses, soit un bouquet de marguerites, ou les fruits savoureux de ses pommiers.
Un après-midi un roi puissant, avide de tout posséder, passa devant sa cabane. Bien qu'immensément riche, son ambition n'avait pas de limite. A cause de cela, le roi était le plus triste et le plus insatisfait des hommes, toujours plongé dans l'ennui qui, toujours, fait suite à la conquête de tout ce qu'on désire.
En voyant ces fleurs vigoureuses et bien soignées, le roi demanda qu'on arrête immédiatement le carrosse et il alla, en personne, chercher le cultivateur de ce jardin dans le but le prendre à son service au palais.
Il le trouva courbé sur des géraniums, nettoyant la terre sur le bord de ses plates-bandes.
- Es-tu le jardinier qui prend soin de ces fleurs ? demanda-t-il.
- Oui, confirma l'homme, sans arrêter son travail.
Voyant que le jardinier continuait, penché vers le sol, sans lui rendre les égards auxquels il était

habitué, le roi demanda avec agacement :
- Pour qui travailles-tu, jardinier ?
- Je travaille pour mon Seigneur, lui qui a créé ces fleurs et les a confiées à mes soins.
- Et qui est-il ?
- Dieu, c'est lui qui donne la Vie à tout ce qui est beau dans la Nature. Dieu est mon Seigneur.
Sans bien comprendre le sens de ces mots, le roi regarda le jardinier toujours courbé sur ses fleurs, et lui dit :
- Sais-tu qui je suis ?
- Oui, je le sais. Tu es un ami, bienvenu comme les autres dans ma cabane et dans ce jardin.
- Je suis un roi puissant, tu dois me rendre les honneurs et ne pas rester ainsi à t'occuper de ces plantes.
- Beaucoup de personnes passent ici. Je ne peux interrompre mon travail à chaque fois que quelqu'un passe et abandonner ainsi les fleurs de mon Seigneur.
- Je suis un roi et non pas un quidam, reprit, irrité, le roi ambitieux.
- Tous ceux qui viennent ici sont des rois pour moi, répondit le jardinier serein. A tous, comme à toi, je réserve un égal accueil, j'offre les fleurs de mon jardin, les fruits de mon verger. Au besoin, je propose aussi l'hospitalité dans ma cabane, pour qui veut se reposer de son voyage. Et, tout en parlant, le jardinier cueillit quelques géraniums qu'il offrit gentiment au roi.
Celui-ci, sans prêter attention à ce geste, fit connaître, résolu, la raison de sa présence :
- Je veux te prendre à mon service, je désire que tu embellisses les jardins de mon palais comme tu le fais ici.
- Pardonne-moi, mais je ne peux accepter. Je dois déjà m'occuper de ces fleurs-ci. En cela, je sers mon Seigneur. Comment pourrais-je priver de soins ces fleurs ?
- Tu refuses ? bien, jardinier. Mais qu'as-tu reçu de ton Seigneur pour entretenir ces plantes ? elles sont si communes, si insignifiantes !
- Beaucoup, répondit le jardinier. Comme tu peux le constater, je ne manque de rien.
Toujours sans comprendre, le roi regarda l'homme, puis ses habits bien modestes, quoique propres. Il examina ensuite la maison, une simple cabane couverte de chaume. Cet homme plaisantait-il ou était-il fou ?
Malgré tout il insista :
- Tu plaisantes certainement. Écoute jardinier, entre à mon service et tu auras vraiment beaucoup de choses pour ton confort. Je saurai te récompenser pour ton travail.
- J'ai tout ce dont j'ai besoin pour vivre, dit le jardinier avec naturel. Les arbres me donnent des fruits et des fibres pour mes habits. Le soleil et l'air me purifient le sang, revitalisent mes énergies. La nuit me procure le repos. La lune me susurre des poèmes à l'oreille. Les étoiles me parlent d'éternité sur l'autel de l'infini. Les oiseaux me réjouissent de leurs cantiques et les fleurs embellissent mon existence. Que demander de plus ?
- Mais, que sont ces choses-là, face aux biens du monde ? En vérité, tu ne possèdes rien. Tu n'es qu'un mendiant !
Le roi, contrarié du refus de cet homme, le voulait maintenant à tout prix à son service, pour satisfaire son orgueil blessé et imposer sa volonté.
Pour lui, tout pouvait s'acheter.
- Entre à mon service, dit-il, et je te donnerai un diamant de mon trésor royal.
Le jardinier sourit. C'était un sourire innocent, comme celui d'un enfant, qui déconcerta encore plus le roi.
- Aucune pierre précieuse de ce monde ne peut se comparer à celles que je possède et qui m'ont été offertes par mon Seigneur dans Sa Générosité.

- De quelles pierres veux-tu parler, demanda le roi avec mépris. Où les ranges-tu ?
- Dans les fleurs de ce jardin, dans le velours des feuilles, dans le vert de la pelouse ...
- ? ? ?
- Je veux parler des brillants de la rosée du matin. Ils sont si beaux, que je crois voir des étoiles oubliées sur la terre. N'as-tu jamais savouré, au matin, l'éclat des gouttes de rosée?
Le roi ne répondit rien. Diamants, étoiles, rosée ... Refuser un diamant pour une goutte d'eau !
Pour sûr, cet homme était fou et il ne voulait pas de fou au service de ses jardins ! Dommage, car même fou, il s'occupait très bien des fleurs.
Le roi se désintéressa du jardinier et retourna à son carrosse. Il pensait déjà à de nouveaux biens, à de nouvelles conquêtes.
A l'horizon, le soleil couchant était une apothéose de lumières et de couleurs. Enfermé dans ses désirs, le roi baissa les yeux sans même voir la beauté du crépuscule. Sans compter que, pour lui, ce couchant n'était rien d'autre que la fin d'un jour triste de plus.»

Le chemin des eaux

Quand un de ses disciples cédait au découragement devant la vie, le «rishi» lui conseillait avec sagesse :
« Monte dans une barque et laisse-toi dériver au fil du courant de la rivière. Regarde en toi - *toute âme est une rivière large et profonde* - et laisse ton mental aller au gré des eaux, comme si c'était une barque. Ainsi tu te rendras compte que, dans son sens de la justice et de l'égalité, la Vie ne t'a pas refusé ses précieuses leçons. »
Un jour, réveillé avant l'aurore, j'étais en proie à des pensées confuses. Quand l'aube arriva, comme enveloppée à l'intérieur d'un arc-en-ciel immense, je quittai l'obscurité de ma chambre, pressé de retrouver la lumière du jour.
Un diadème de rosée brillait sur les feuillages comme des émeraudes. Toute la nature se réveillait avec des bâillements de satisfaction. Et l'air froid de la nuit, en se retirant, me faisait grelotter.
Je courus vers la rivière où je demandai à un batelier :
« Emmène-moi dans ta barque. Je veux méditer au fil de l'eau. »
Je m'assis à la proue de l'embarcation, me laissant conduire en silence, au rythme monotone des rames.
- *Oui, il y a toujours une rivière prête à nous emmener plus loin. Chaque fois, en suivant le cours de cette rivière, se dévoilent de nouveaux paysages, des beautés seulement pressenties, de vieux décors dont les charmes étaient jusqu'alors passés inaperçus. Le calme de l'eau atténue l'agitation du monde, et fait remonter à la surface de notre esprit de doux souvenirs enfouis.*
Ce jour là, je me remémorai, ému, le balbutiement infantile de mon éveil à la Vie. A cause de la nostalgie sans doute, j'entendis ce mot doux et tendre à la fois, ce mot qui résonne comme une ballade, comme une prière, le mot : «maman». Déjà, lorsque j'étais enfant, la simple évocation de ce mot me baignait de musique. Combien de fois pourtant, devant le berceau des orphelins, ai-je refusé la chaleur de ma tendresse, la douceur de mes attentions ?
La barque dérivait sur les eaux, mon esprit naviguait vers d'autres réminiscences.

Des souvenirs passaient comme passent les eaux de la rivière. - *Se souvenir, c'est renaître un peu, c'est revivre un peu* -
De loin, patiente et douce, vint la voix de ma première maîtresse d'école, quand elle enseignait que A est le principe de la Sagesse et que 1 est l'origine de l'infini. Mais le monde a embrouillé toute la connaissance, la rendant superficielle, relative, périssable.
Il était doux de se rappeler, bien que les souvenirs fussent quelquefois porteurs de l'aiguillon des remords. Des visages marqués par la douleur, livides comme des pétales de gardénias, des regards implorant le pardon se présentèrent devant mes yeux qui jusqu'alors étaient demeurés indifférents, froids, insensibles à toute souffrance humaine.
La barque fendait la rivière et mon mental sombra dans l'inquiétude. Plusieurs heures s'écoulèrent dans l'ivresse de l'illusion. Que de chemins parcourus en voyages inutiles, traversant des paysages arides et tristes, descendant vers les vallées désolées de l'indolence où étaient bâties, immenses, les villes du plaisir et des passions !
Que d'illusions perdues pleurées !
Que de tristesses face à des roseraies stériles, plantées dans le terrain infécond de tous les égoïsmes !
Sans connaître les joies des floraisons, j'avais foulé du pied les fleurs sylvestres qui embellissaient les champs de mon prochain.
« Aie... avaient-elles gémi, affligées. Ne nous écrase pas, ne nous broie pas, ô pèlerin égaré ! »
J'avais continué, indifférent, je ne les avais pas entendues supplier et gémir, immergé dans mon moi affamé et insatiable.
Que de souffrances endurées, à vouloir atteindre les étoiles, les pieds englués dans la boue !
La Félicité me saluait, de plus en plus éloignée, telle une montagne inaccessible.
Alors me vint le souvenir de la première douleur humanisant mon cœur. A ce moment m'apparurent des mains tendues, pleines de compassion, d'où émanait la bonté.
Les paysages défilaient et ces souvenirs revinrent comme si c'était hier. Je progressais sur le chemin de la philosophie, pas à pas, avec l'approche des bâtisseurs d'idées. Inutilement, je voulais définir le Bien. Un jour, je m'en souviens encore, il neigeait. Voulant échapper au froid, je frappai à la porte d'une humble maison. Une enfant m'ouvrit, une petite fille de huit ans, qui m' invita à entrer. Sur un lit, une malade toussait sans cesse.
« C'est ma mère, dit la petite fille en m'apportant un tabouret auprès du petit feu qui chauffait mal l'unique pièce de la maison.
- Qu'a-t-elle ?
- Nous ne savons pas; nous sommes pauvres et le médecin coûte trop cher. »
A ces mots, je pris un air absent, contrefait, tandis que la petite fille allait de la chambre à la cheminée et de la cheminée à la chambre, soit pour nourrir le feu, soit pour emmitoufler sa mère malade, soit pour s'excuser, par un sourire timide, de ne rien avoir à m'offrir.
La tempête de neige se calma et je pus reprendre mon chemin. En sortant, je donnai quelques pièces à la petite fille. Mais je les donnai comme quelqu'un qui paie un service, pas pour remercier. Elle me regarda, émue, avec comme une prière dans le regard :
« Dieu vous protège, Monsieur, pour le bien que vous nous faites.
- Que peux-tu savoir du bien, pauvre enfant ? lui dis-je sèchement, avec un sourire ironique.
- Beaucoup de choses, Monsieur. Le Bien, c'est un petit carré de sucre qui adoucit tout ce qu'il touche.
- C'est vrai, avais-je enfin compris, le Bien ne peut être défini, mais seulement ressenti.
Et moi, je l'ai senti en toi, petit ange. Comme un petit morceau de sucre, tu as adouci mon âme. »
Alors cingle l'eau, barque amie; aide-moi encore à me souvenir. Vogue doucement que j'écoute

l'eau de la rivière qui enseigne ses leçons.
« Ô mon âme, recherche, dans ta vie, la bienveillance des eaux. Rends-toi utile à tout ce qui t'entoure, sers sans rien demander en échange. Immergée dans le tourbillon du monde, maintiens la sérénité. Remplis de ton Amour et avec humilité tout l'espace à ta disposition. Au pied des falaises de l'orgueil, marche avec précaution. Au bruit des applaudissements et devant les éloges, agis avec prudence, comme si tu pressentais le danger autour de toi. Ne te laisse pas consumer par le feu de la Vanité. A la source de la richesse, remplis ton verre avec modération. Eloigne-toi du mensonge comme les ténèbres fuient le soleil.
- Doux est le chemin des eaux. La pensée pioche dans les souvenirs comme les papillons butinent les fleurs des champs -
Glisse, barque véloce, mais sans bruit que je puisse entendre la voix de la rivière.
Et je resterai silencieux à méditer les leçons de la Vie. »

Le plus grand de tous les maux

L'étoile de fin d'après-midi brillait sur le bois, majestueuse, annonciatrice de la soirée. Au loin, du haut du minaret, la voix du «muezzin» convoquait pour la prière. Dans l'air flottaient des odeurs de myrrhe et de santal.
Arrivé au milieu de son parcours, le «pèlerin de la vie» demanda au «Seigneur de l'Expérience» s'il pouvait faire une halte de quelques instants en sa demeure, lui qui offre toujours la connaissance du bien et du mal à qui frappe à sa porte.
Montrant l'étoile qui brillait toujours solitaire au couchant, le «pèlerin de la Vie» s'adressa au «Seigneur de l'Expérience» :
« Je viens de très loin, Seigneur, d'où cette étoile a pris naissance, pour apprendre la vérité. Dites-moi, vous qui détenez la sagesse du Temps, quel est le pire des maux que l'on peut avoir envers son prochain ?
- La jalousie, répondit le sage.
- La jalousie ? s'étonna le «pèlerin de la Vie. »
- Oui, la jalousie, racine de tous les maux, source de disgrâce, ennemi virtuel du bien.
- La jalousie est-elle donc si maligne ?
- Oui, elle est la cause de toutes les défaillances humaines. Elle génère la calomnie, la dysharmonie, la déloyauté, l'ambition. Elle attise les haines, stimule les guerres. Elle anime le fantôme de la faim pour qu'il dévore sans cesse l'humanité. Tel un serpent agile, elle s'infiltre partout; envenime, corrompt et avilit tout.
- Mais n'y a t-il pas de plus grand mal que la jalousie ?
- Non, la jalousie est la plus féroce des harpies terrestres. Autour d'elle, tout n'est qu'aridité et désolation. Son regard est figé, froid, impénétrable. C'est l'hydre qui consume tout de son haleine de feu. Insatiable, elle suce même la sève de l'arbre qui l'abrite et elle mord aussi la main tendue vers elle pour lui porter secours. Elle est l'ennemi de tous ceux qui lui veulent du bien. Elle ne remercie pas et ne rend jamais grâce à Dieu.
Si quelqu'un lui donne à boire quand elle a soif, elle boit avec avidité; mais proclame après coup

que l'eau n'était pas bonne. Quand elle a besoin d'une faveur, elle sait flatter; mais une fois sa demande satisfaite, elle s'éloigne très vite, disant qu'on n'a fait que lui rendre ce qu'on lui devait. La jalousie médit partout, y compris de ceux qui l'on assistée. Et même si elle feint d'avoir des amis, dès qu'ils ont le dos tourné, elle parle d'eux et se comporte avec eux comme la vraie ennemie qu'elle est en réalité. Non, «pèlerin de la Vie», rien n'est plus maléfique pour l'âme que la jalousie. Eloigne-toi d'elle, si tu veux être heureux.
- Et comment la reconnaître dans les âmes humaines ?
- L'homme dominé par la jalousie est le plus malheureux de tous les hommes. Il n'est jamais satisfait. S'il possède un bien, il préfère convoiter celui d'autrui, mais, s'il ne peut se l'approprier à son tour, il se met alors à le dénigrer. Il vit en permanence dans l'angoisse et dans l'amertume. Il ne sait plus rêver, il est toujours ulcéré. Il ne sourit pas parce qu'il ne connaît pas la joie. Il ne pleure pas non plus, parce qu'il est insensible à la douleur. Il ne regarde pas franchement, il lorgne seulement. Ses grands yeux fades n'expriment que de l'avidité et engloutissent toute la félicité qui les entoure. Dans la joie d'autrui, l'homme jaloux déverse toute l'amertume qu'il renferme en lui. Il est la fausse note qui détruit l'harmonie : triste quand tout est joie, exultant quand tout est chagrin.
La jalousie déforme tellement ceux qui lui laissent prise, qu'il devient très facile de les repérer.
- Alors, que faire pour lutter contre ce terrible fléau, ô «Seigneur de l'Expérience» ?
- Rien, mais rien d'autre qu'aimer. Aime ton prochain plus que toi-même, «pèlerin de la Vie», et ainsi tu seras exempt de jalousie. »
Le «pèlerin de la Vie» reprit son chemin. Il alla l'âme en paix, car il avait rencontré sa vérité.
Dans le firmament, l'étoile de l'après-midi n'était plus solitaire, mais noyée parmi des millions d'étoiles, haut, très haut, au-dessus de l'obscurité du bois.

La rose aux couleurs panachées

« Ô mon ami, prends dans tes mains cette rose aux couleurs panachées. As-tu déjà remarqué la beauté qui palpite dans ses pétales ? Respire son parfum. Sens-tu comme il est suave et éthéré ? Cette rose est semblable à notre âme, peut-être parce qu'elles ont toutes deux une origine commune. Surpris ? Ne sais-tu pas que tout est issu d'un même sein maternel ? La poussière comme les constellations, le tigre comme les oiseaux du ciel, l'agapante comme les mauvaises herbes.
Oui, mon ami, nous sommes, toi et moi, frères du fauve comme du rossignol. Alors, porte à toute chose la même tendresse que tu portes à cette rose aux couleurs panachées, car en toute chose se trouve la même essence et tout recèle une égale beauté impatiente de se révéler à toi. Dans tes moments de doutes, t'es-tu demandé le pourquoi des roses ?
Je te confie donc un secret que j'ai lu dans les archives du temps extraites de l'Éternité : les roses sont nées d'un sourire du «Maître de la Vie» lorsqu'il entendit la première prière d'un homme implorant la Paix.
Voilà pourquoi les roses ont gardé l'essence et la beauté du souffle de Dieu au cœur de la Nature, pareilles à un psaume coloré.

Ô mon ami, lève ton verre au «Maître de la Vie» pour que fleurissent sur terre les roses de la Paix! »

La mort de la bien-aimée

Nous marchions sur la route parallèle à la grande rivière, suivant à petits pas notre «rishi» tout en l'écoutant. Mais moi, plongé dans le silence, j'avançais les yeux rivés au sol, triste et malheureux. La nuit précédente, la mort m'avait fauché la plus gentille, la plus belle, la plus pure des fiancées. Et rien n'est plus douloureux que de sentir s'évanouir dans ses bras la vie en fleur d'un être aimé.
Le deuil obscurcissait mon regard, m'occultant les beautés du paysage. Même le chant des oiseaux résonnait dans mes oreilles comme un glas. Le «rishi» marchait, semblant ne pas partager ma souffrance. Imperturbable, il parlait de la sagesse divine.
Pleurant la perte de ma bien-aimée, je percevais mal son enseignement. Que m'importaient le monde, la vie, le savoir, puisque la mort m'avait enlevé ma douce promise ? Ma douleur était si grande à son souvenir que j'avais envie de m'arracher le cœur et de mourir aussi.
Oh, ma tendre fiancée, aussi unique sur cette terre que le lotus bleu, je ne sentirai plus jamais le parfum suave de ta peau couleur d'anémone rosée. Sur qui se portera à présent ta tendresse ? Désormais, je ne tiendrai plus tes belles mains effilées et blanches entre mes mains calleuses. Et tes yeux, hier si doux et reposants, seront livrés en pâture aux vers. Ces yeux étaient mon lac de paix et ma lumière. Je les considérais comme des îles dans l'océan de mon existence.
« Jardinier, m'appela le «rishi». Tiré de mes tristes pensées, je regardai le maître. Ses doux yeux se posèrent sur les miens, pleins de compréhension. Devant nous, quelques rosiers étaient plantés au bord de la route. Une ultime rose, aussi rouge que les lèvres de ma bien-aimée, perdait ses pétales.
- Jardinier, me redit le «rishi», où repose la vie de cette rose ? En ses pétales ou dans sa semence?
- Dans sa semence, répondis-je.
- Oui, Jardinier. La vie de cette rose n'est plus dans ses pétales qui jonchent maintenant le sol, mais elle demeure dans la petite semence. Demain, cette vie ressurgira sous forme de nouveaux rosiers, s'éternisant ainsi en de multiples autres roses. La graine originelle a germé de la Rose Divine dans le cœur de Dieu, puis elle a transmis l'héritage de l'immortalité à toutes les autres graines. Jardinier, avec leur beauté, les roses ne sont que les inflorescences fugaces de la vie. Mais la Vie elle-même, celle qui est éternelle, c'est à dire qui ne connaît pas la mort, cette Vie réside uniquement dans leur semence.»
Nous poursuivîmes notre route. Le soleil, très haut au-dessus de nous, portait en lui la nostalgie de l'ombre douce de l'orme. Je méditais les mots du «rishi» tandis que je marchais à ses côtés. Je ne souffrais plus mentalement à l'évocation du corps de ma bien-aimée sur la terre. Ses mains, ses yeux, ses cheveux aussi longs que la tige d'une agapante, tout cela ne représentait plus que des instants de beauté dans sa vie.
Mais cette conscience, si elle atténuait ma douleur, ne me restituait pas pour autant ma douce promise. Jamais plus je ne reverrai son petit corps, que le «Sari» épousait avec délicatesse. Jamais plus je n'entendrai son pas accompagnant le mien, comme lorsque nous marchions à l'unisson sur

le même chemin. Oh, ma bien-aimée, ma tant-aimée, pourquoi la mort t'a-t-elle enlevée à moi ?
« Jardinier, la voix du «rishi» me rappela à la réalité. Te souviens-tu de cet homme jugé assassin?
- Oui, «rishi», il a tué le père de cinq fils.
- Non, Jardinier, tu te trompes. Tu penses comme l'assassin lui-même, en disant qu'il a tué. En vérité, personne n'a tué, personne n'est mort. De ce qui vit dans l'homme, seul l'esprit est d'essence immortelle. Le corps, lui, est mortel, transitoire.»
Un oiseau, venu de très loin, se posa sur la branche d'un figuier planté au bord du chemin. Reprenant son vol, il se dirigea vers l'infini qui était d'un bleu lumineux car le soleil dardait alors de tous ses rayons.
En regardant l'oiseau dont le vol s'estompait dans le lointain, le «rishi» poursuivit :
« Le bonheur appartient à qui vit seulement les choses éternelles. Voilà pourquoi il est inaccessible à ceux qui le cherchent dans les choses éphémères. L'éternel ne peut être atteint que par l'éternel. Jardinier, n'aimes-tu que l'éphémère ? Ne possèdes-tu que des roses périssables ? Si oui, alors tu ne connaîtras jamais la plénitude du Bonheur.»
La route s'allongeait pour mieux épouser la rivière. Je méditais, tandis que le maître marchait près de moi et me consolait en précisant :
« Jardinier, le corps de ta fiancée bien-aimée était un jardin. En lui fleurissait le lotus immortel, l'essence sacrée qui possède la Vie véritable. Ce lotus divin ne perd pas sa substance avec le temps qui passe, il ne connaît pas la mort. Il est la Vie elle-même. Anxiétés et peurs, frustrations et désenchantements, maux, souffrances, faim et soif appartiennent seulement à la terre. En revanche, amour, vertu, savoir, bonheur sont dons de l'esprit; voilà pourquoi ils sont éternel. »
Un long silence accompagna les mots du «rishi». Au bout d'un moment, il me regarda dans les yeux et conclut avec une foi qui donna du crédit à ses propos :
« Jardinier, ta bien-aimée n'est pas morte. Elle marchera à ton côté dans l'espace et dans le temps, incorporelle parmi les corps de chair, mais immuable en beauté et en forme. Elle t'attendra, ta promise, pour une rencontre majeure dans l'Infini. »
Après avoir écouté le «rishi», je me suis redressé de la tombe du désespoir dans laquelle je m'étais précipité. Mes yeux se sont rouverts à la lumière et mes sens sont revenus à la réalité.
Alors je réalisai combien peu j'aimais ma douce fiancée. Comment avais-je pu croire que ses yeux tranquilles, aussi sereins que la lumière de la lune, perdraient leur lumière ? Quelle mort pourrait être assez forte pour détruire la tendresse du sentiment dans son cœur ? Comment sa bonté pour les simples et les pauvres pourrait-elle s'effacer ? Le feu intérieur qui toujours l'avait portée vers le beau, le pur, le bon, s'éteindrait-il comme un vulgaire feu sous l'action de l'eau ?
Oh ! ma promise bien-aimée, tu vis éternellement, et non pas seulement dans l'éphémère de l'instant. Attends-moi dans l'infini, ma bien aimée. J'irai à ta rencontre et nous nous reverrons, bientôt peut-être. Cet après-midi, au crépuscule prochain, ce soir, demain ? ... Qui sait ? Mais qu'importe le temps pour celui qui est promis à l'Éternité !

La cerisaie

Il y a bien des années Lin Chang, chinois de vieille tradition, avait planté un bois de cerisiers près

de sa maison dans SunIang.
C'était une très belle cerisaie, réputée pour l'exubérance de ses arbres, pour la douceur et la couleur de ses fruits, et cela grâce aux bons soins de Lin Chang qui préférait ses arbres aux précieux objets de jade et de porcelaine de sa maison.
C'était une fête pour ses yeux et en son cœur, de voir sa cerisaie fleurir chaque printemps, et se colorer chaque automne sous l'effet du mûrissement de ses belles cerises.
Un jour, Lin Chang eut besoin de se rendre à la ville voisine de Yanshii en voyage d'affaires.
Là, il rencontra par hasard un vieux sage qui enseignait les vérités ancestrales au centre d'une place, en plein soleil. Le maître et ses jeunes auditeurs étaient tellement occupés, l'un à enseigner et les autres à apprendre, qu'ils ne quittaient jamais la place pour se mettre à l'ombre.
Cette scène impressionna Lin Chang. De retour chez lui, l'ombre de sa cerisaie ne lui parut plus aussi douce. Le souvenir de l'Ancien et de ses disciples, exposés à l'inclémence du soleil, réduisait le plaisir des choses agréables de sa vie. En effet, Lin Chang estimait la sagesse autant que son bois, et il admirait ces gens qui consacraient leur vie à transmettre la Vérité aux générations suivantes.
Une idée germa dans son esprit. Pourquoi ne pas offrir la cerisaie au vénérable maître et à ses disciples ? Là, à l'ombre des arbres, ils auraient une ambiance propice à l'étude et à la méditation. La vente des cerises constituerait une source de revenus, et ils pourraient ainsi dédier plus de temps à leurs études.
Léguer ou non son bois ? Il oscillait sans cesse. Cette indécision l'affligeait. Plus d'une fois il s'était préparé pour aller rencontrer le maître, mais, hésitant, il avait finalement rebroussé chemin.
Un beau matin, Lin Chang se réveilla déterminé. Il se rendit à Yanshii et offrit la cerisaie au maître et aux étudiants de la Vérité.
Ce don fut reçu avec joie, comme une bénédiction divine. Le vieux sage remercia Lin Chang de l'opportunité qu'il lui donnait de diriger ses disciples sans les exposer aux excès du soleil.
Quelques jours plus tard, le maître et ses élèves déménagèrent pour le bois de SunIang et le sage prêcha désormais à l'ombre des cerisiers.
Les cours devinrent plus agréables, la capacité d'attention des disciples s'accrut. Pour Lin Chang, c'était un motif de satisfaction de voir le vénérable maître entouré de jeunes et quelquefois, il se joignait à eux pour profiter des leçons.
Un jour, l'Ancien appela un de ses disciples et lui dit :
« La saison des pluies est à mi-course et notre devoir est de tailler les cerisiers pour qu'ils donnent de beaux fruits. »
Le jour même, les jeunes commencèrent à émonder les arbres. Quand Lin Chang vit cela, il ne put contenir son mécontentement. Surpris et indigné, il chercha le maître :
« Pourquoi avez-vous fait tailler les arbres sans m'avertir, vénérable seigneur ?
- Nous ne voulions pas vous déranger, généreux Lin Chang. Vous nous avez donné ce bois; la qualité de notre soin démontrera à quel point nous vous sommes reconnaissants.
- Chaque année, je taillais moi-même les cerisiers. Personne ne sait le faire aussi bien que moi.
- Nous le savons, honorable Lin Chang. Mais ne vous inquiétez pas, nous saurons traiter avec tact les cerisiers que vous nous avez offerts si généreusement. Attendez la saison des récoltes. Vous verrez que nous ne vous décevrons pas. »
Lin Chang salua le maître et prit congé. Il demeurait néanmoins mécontent. Lui, le donateur, qui avait toujours entretenu le bois, lui qui avait planté les arbres et les avait vus grandir, n'avait pas été averti, ni consulté pour tailler les cerisiers ! Comment pouvait-on bien les soigner en faisant fi de son expérience ?
Rancunier, il épancha sa colère en conversant avec les disciples. Ceux-ci écoutaient, silencieux,

gênés, sans rien dire. Mais à compter de ce jour, la cerisaie ne leur parut plus aussi douce.
Le temps passa et vinrent des jours meilleurs. Le printemps couvrit de fleurs les cerisiers, rendant les leçons plus joyeuses et plus agréables. Petit à petit, Lin Chang, oublia sa rancune et il redevint courtois et attentionné. Mais il ne souriait pas pour autant lorsqu'il voyait le sage et ses disciples parmi les arbres en fleurs.
Un jour, le maître dit aux jeunes :
« Nous allons fertiliser la cerisaie pour que les fruits se forment avec vigueur. »
Ce jour-là, Lin Chang était en voyage d'affaires; en rentrant il vit avec surprise les disciples occupés à amender la terre. Révolté, il courut vers le maître :
« Vénérable seigneur, pourquoi avez-vous demandé de fumer la cerisaie ?
- Pour la fertiliser, généreux Lin Chang.
- Sans même chercher à me consulter sur la meilleure pratique ?
- Nous comprenons votre préoccupation, Lin Chang, mais soyez rassuré. Le fertilisant est approprié. Nous avons grand soin de ce bois confié à notre travail par votre générosité. «
Lin Chang, après s'être légèrement incliné pour saluer, se retira.
Mais il n'était pas rassuré du tout. Son amour-propre se sentait blessé, le mécontentement assombrissait les bonnes dispositions de son âme.
Puis l'automne arriva, les cerises mûrirent, se colorant de rouge carmin. Le vieux maître dit aux disciples :
« Ce sont les fruits de la générosité de Lin Chang, notre donateur. Nous ne devons pas en tirer de profit. Cueillons les cerises, emportons-les en ville, mais vendons-les bon marché. A qui ne peut pas acheter, donnons-les gratuitement. «
Les disciples suivirent les consignes du maître. Ils remplirent de fruits leurs paniers et les emportèrent en ville, vendant les cerises à des prix accessibles à qui pouvait les payer, les offrant aux enfants et aux pauvres.
Quand Lin Chang, de passage en ville cet après-midi là, vit ce que faisaient les disciples, il fut profondément offensé.
C'était trop fort, vendre à bon marché ses cerises, les plus rouges et les plus sucrées de la région; les donner aux enfants et aux mendiants ... Quel gaspillage ! Ils dilapidaient son offrande.
De bonne heure le lendemain, il alla parler au maître. Il le trouva sous un cerisier, assistant à la cueillette.
« Seigneur, dit Lin Chang, comment avez-vous pu vendre mes cerises à si bas prix ? Ce sont les meilleures de la région. Pourquoi les brader ainsi ? »
L'ancien regarda Lin Chang avec sérénité, non sans avoir remarqué avec quel ton possessif Lin Chang parlait des cerises. Il répondit :
« Lin Chang, la récolte est abondante et nos besoins sont minimes. Nous avons estimé juste de faire participer d'autres personnes aux bénéfices que vous nous avez procurés. Nous pensions pouvoir disposer du fruit du travail de la cerisaie. Mais nous nous sommes trompés, veuillez nous pardonner.
- Je vous ai donné le bois et ses fruits, sage seigneur, mais je ne vous ai pas autorisé à gaspiller des cerises aussi savoureuses et saines, dit Lin Chang, en ramassant un bigarreau qui venait de tomber à ses pieds en cet instant. Il s'apprêtait à le porter à sa bouche pour le savourer, quand le maître l'interrompit en disant :
- Généreux Lin Chang, avant de manger cette cerise, ne vous paraît-il pas juste de demander à l'arbre ce qu'il veut que vous fassiez ?
- Comment, seigneur ? Je ne vous comprends pas.
L'homme sage dirigea son regard sur le cerisier qui lui procurait de l'ombre et lui demanda :

- Arbre généreux, que désires-tu que Lin Chang fasse du fruit que tu lui as offert spontanément ? Doit-il le manger, ou préfères-tu qu'il le vende ? Veux-tu qu'il le garde pour le replanter ou souhaites-tu qu'il le donne à quelqu'un ?
- Maître, je ne vous comprends toujours pas. N'avez-vous pas observé que la cerise s'est détachée de l'arbre pour tomber à mes pieds ?
- Si, Lin Chang. La cerise s'est séparée de l'arbre, elle est à vous. Quand vous offrez quoi que ce soit, vous devez faire de même, car c'est seulement ainsi que vous donnez vraiment.
A ces mots, Lin Chang ne trouva pas de réponse ou d'excuse. Il resta muet, circonspect, tandis que le maître ajouta :
- Nous désirons vous restituer la cerisaie, nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps. Reprenez la, Lin Chang. Nous retournerons sur la place de Yanshii. Quand vous le voudrez, vous pourrez venir nous voir, nous serons toujours là-bas.
Le vieux sage prit congé et il retourna prêcher comme avant, sous le soleil et sous la pluie, toujours entouré de ses disciples.
De ses mots généreux enseignant la Vérité, on dit que naquirent de nombreux arbres qui procurent ombre, fleurs et fruits à tous ceux qui en firent la demande.
Quant à Lin Chang, l'homme qui avait donné la cerisaie sans s'en détacher complètement, il retrouva sa propriété. Mais, depuis le départ du sage et de ses disciples, il s'en sentit plus jamais vraiment propriétaire.

Le vendeur de cruches

Nous marchions de bonne heure sur la route quand le «rishi» se baissa pour ramasser une pièce couverte de sable que quelqu'un avait dû laisser tomber. Sans s'arrêter, il examina la pièce dans le creux de sa main et nous dit, peu de temps après :
« Les richesses de la terre n'appartiennent qu'à la terre. Elles existent pour servir l'humanité comme outils de progrès, c'est pour cela qu'elles résident ici et passent de mains en mains. L'homme qui les exploite à son propre bénéfice, alors qu'il a la responsabilité de les administrer pour le bien commun, s'éloigne chaque fois un peu plus de la vraie richesse. Mais les richesses de la vertu, de l'amour, de l'harmonie - il est vrai - sont intransmissibles, ne se vendent pas, ne se perdent pas, ne se transmettent pas en héritage. »
Alors, le «rishi» nous raconta une histoire :
« Dans un village, un potier, homme bon et charitable, vivait paisiblement de la fabrication et de la vente de ses cruches. Cette activité lui rapportait suffisamment pour vivre et restaient même quelques pièces pour acheter du riz qu'il distribuait aux pauvres venus frapper à sa porte.
Ce potier passait tous ses après-midi à prier au temple et il se sentait en paix avec le Seigneur qui lui murmurait dans son cœur :
- Tu es un homme bon, tu seras riche quand tu entreras dans mon royaume.
Mais un après-midi, le potier vit passer devant chez lui la caravane d'un noble qui, entouré de pompes et d'honneurs, jetait des pièces aux pauvres du chemin, avec nonchalance. Voyant cet homme, le potier se dit en lui-même :

- Voici un homme qui peut tout, grâce au prestige de sa richesse. Comme il doit être agréable de vivre ainsi, de posséder des palais somptueux, d'avoir de nombreux serviteurs, de jouir des belles choses de la vie, d'être puissant, craint et respecté. Si j'étais l'un d'entre eux, je pourrais encore mieux servir le Seigneur. Au lieu de simplement leur jeter des pièces, j'apporterais de l'aide aux pauvres afin qu'ils aient une vie décente et digne. Par mon exemple, d'autres grands seigneurs seraient amenés à agir de même et ainsi je contribuerais à éradiquer la faim et la misère dans le monde. Par mon action, je gagnerais le respect et la considération de tous, je serais perçu comme un homme généreux et magnanime, accomplissant fidèlement ses devoirs en conformité avec les lois divines.
Tandis qu'il regardait s'éloigner la caravane, l'idée germa dans son esprit qu'il pourrait lui-aussi devenir riche. Pour cela, il suffisait qu'il se consacre sans cesse à la fabrication de cruches finement modelées qu'il pourrait vendre à prix élevé lors de la grande foire d'été dans la capitale du royaume.
- Et oui ! ... pensa-t-il, pourquoi se maintenir dans cette vie humble, s'il pouvait à coup sûr par son travail devenir un grand seigneur. Sa décision prise, il se mit tout de suite à l'ouvrage. Le jour même, il commença à préparer l'argile, à modeler des cruches et encore des cruches; cruches dans lesquelles il mit tout son art et toute son habileté. Et il ne faiblit pas. Dans sa hâte d'accéder à la richesse, il travailla des heures et des heures, jour et nuit, sans cesse. Chaque minute lui paraissait précieuse, alors il ne se reposait jamais, ne perdait pas de temps. Il n'allait plus au temple l'après-midi pour prier et lorsque quelqu'un frappait à sa porte pour demander la charité, au lieu de lui donner un bol de riz, il lui montrait du doigt ses cruches en disant :
- Attendez un peu que je sois riche. Je serai riche quand j'aurai vendu mes cruches lors de la foire d'été. A ce moment-là, j'en ferai profiter tout le monde. Revenez donc tous après la foire !
Et immédiatement, il reprenait son travail. Ses mains agiles modelaient les cruches, leur donnant des formes gracieuses et des couleurs délicates tandis qu'il rêvait à sa richesse et à la vie qui en découlerait. Confiant dans l'aide du Seigneur, il n'envisageait pas quelque insuccès dans ses plans. En effet, si le Seigneur lui avait promis la richesse dans les cieux, pourquoi ne l'aiderait-il pas à l'atteindre déjà sur la terre ? Devenu riche, il pourrait aussi être prodigue et partager avec les démunis. Bien sûr, il souhaitait donner une poignée de riz dès à présent à tous ceux qui frappaient à sa porte, mais cela n'était pas possible. Il devait économiser pour couvrir les frais de préparation de la foire et subvenir à ses propres besoins. Pour toutes ces raisons, les pauvres devaient patienter encore un peu et attendre le jour de la grande vente.
Le temps passa, les jours devinrent des semaines qui à leur tour devinrent des mois et finalement l'été arriva. Le potier, satisfait, constata que son travail n'avait pas été inutile : son dépôt était rempli de cruches qu'il vendrait à prix d'or. Il les chargea sur le dos des mules et entreprit son voyage vers la capitale.
Il marchait plein d'exaltation car le moment de percevoir la récompense de tant d'efforts approchait. Il estimait les prix, calculait les profits, se voyait déjà riche et puissant comme dans ses rêves.
Mais, dans une courbe du chemin, voilà que des hommes armés surgirent devant la caravane. C'étaient des brigands qui dévalisaient les voyageurs en route pour la foire dans la capitale.
Le potier, sans possibilité de se défendre, dut assister, désespéré, au détournement de ses mules et de ses cruches par les voleurs qui, rapidement, disparurent dans la montagne. Seul, à pieds, le potier resta là sans savoir quoi faire. Il s'assit au bord de la route, sanglotant, la tête reposant sur ses genoux.
- Oh, se lamenta-t-il, tout mon travail perdu, toutes mes cruches volées ! Maudits brigands, ils m'ont aussi pris ma richesse; sans elle, je ne pourrai plus servir le Seigneur !

- Tu te trompes, murmura la voix du Seigneur aux oreilles du potier. Tous les biens que tu as perdus ne servaient que ton ambition et ta vanité. Les seuls biens que je prise sont éternels, personne ne peut les voler. Tu pleures ta richesse envolée, mais ta richesse, il y a longtemps que tu l'as perdue.
- Quand, Seigneur ? demanda le potier surpris.
- La première fois que tu as refusé l'aumône à un homme affamé qui frappait à ta porte.
Et le «rishi» conclut cette histoire par ces mots :
- C'est ainsi que souvent, dans notre soif de richesse, nous devenons infortunés aux yeux du Seigneur. »
Nous suivions toujours le «rishi» qui marchait sur la route et nous le regardions. Un peu plus loin, un garçon vint dans notre direction. Le «rishi» lui tendit la pièce que le hasard avait remise entre ses mains.
Le visage du petit garçon s'éclaira d'un sourire, enrichissant encore davantage le lot de bénédictions que cette journée nous avait déjà apportées.

Le cultivateur

« Jardinier, me dit le «rishi» d'une voix tendre comme la plus douce des offrandes, la vie est un échange constant. Elle est le reflet de nos sentiments et actions. Procure de l'eau à la plante, elle te redistribuera des fleurs et des fruits. Sème sur le marécage, il deviendra pour toi source de bénéfices. Jardinier, si tu donnes des fleurs, tu recevras des fleurs. Alors plante des lis et des roses dans le cœur de tes semblables, et cultive les avec le même amour que tu dédies à tes géraniums. Ils te le rendront à la mesure de ce que tu leur as donné. »
Les mots du «rishi» étaient comme des fleurs qui s'épanouissent dans nos âmes pour les parfumer. Je l'écoutais, en silence :
« Jardinier, ne refuse jamais les fleurs du jardin de la vertu, même à ceux qui ne connaissent pas la plénitude du bien, ce bien qui est toujours le chemin fleuri qui conduit à Dieu. N'offre à la vie que ce qu'il y a de meilleur et de plus noble en toi, et agis toujours verticalement et en allant vers le haut, afin d'éterniser tes œuvres dans le temps et dans l'espace. Jardinier, travaille pour le futur, et non pas uniquement pour le présent. »
Et le «rishi» nous parla d'un paysan qui passait sa vie à cultiver du blé, courbé sur sa houe, de l'aurore jusqu'au couchant, avant de rejoindre enfin sa famille dans le confort de son foyer. Quel que soit le climat, le cultivateur était là, dévoué à son travail, indifférent à la pluie, au vent, à la chaleur ou au froid.
Ce dur labeur attirait chaque fois l'attention d'un voyageur habitué à parcourir ce chemin. Un jour, ce passant s'approcha, curieux, et demanda au paysan :
« Mon brave, tu ne te reposes donc jamais de cette corvée ? Tu es vieux et fatigué, pourquoi ne lâches-tu pas cette houe pour te reposer un peu ?
Le cultivateur, sans s'arrêter de travailler, mais en levant seulement les yeux de la terre, répondit :
- Parce que j'aime mon travail, Monsieur. Sans lui, comment vivrais-je ? J'aime la terre et ce sol qui me donnent de quoi nourrir les miens. Oui, je suis vieux et fatigué. C'est pour ça que je ne

peux pas m'arrêter. Je dispose de peu de temps et il y a encore tant de choses à faire !
- Je vois, dit le voyageur, que la terre récompense ton amour. Le blé est resplendissant et les épis sont lourds. La moisson sera abondante.
- La terre est toujours généreuse pour qui l'aime. Mais je ne moissonne pas le blé que je cultive, ma femme et mes fils font cela pour moi. »
Le voyageur prit congé et poursuivit son chemin.
De nombreux jours passèrent et la vie conduisit le voyageur vers des contrées lointaines où il resta très longtemps.
De retour au pays, et reprenant le même chemin, il rencontra le paysan toujours occupé à cultiver sa terre et son blé. C'était un après-midi sans soleil, froid et gris, et la Nature elle-même paraissait accablée et sombre.
En s'approchant du paysan, le voyageur remarqua qu'il avait vieilli et qu'il avait la mine fatiguée et triste. En plus de ça, il portait des habits de deuil.
« Tu as perdu un être cher ? demanda le passant, après avoir salué le cultivateur.
- J'ai perdu, Monsieur ... répondit le cultivateur, la voix cassée ... j'ai perdu toute ma famille. La fièvre les a tous emportés en quelques semaines. Maintenant, je suis tout seul.
Le voyageur fut ému par la douleur de ce paysan simple et humble, si besogneux et pourtant si cruellement blessé par le destin. Cependant, sans réfléchir, il lui demanda :
- Si toute ta famille est morte, pourquoi poursuis-tu ce travail excessif ? Laisse ta houe, mon brave, et repose-toi !
- Je ne peux faire cela, Monsieur. Dieu m'a enlevé ma famille, mais il m'a laissé la terre qu'il a confiée à mes soins. Comment pourrais-je l'abandonner ?
Toujours sans réfléchir, le voyageur demanda au cultivateur :
- Mais, si tu n'as plus ni femme, ni fils, qui moissonne à présent le blé que tu cultives ?
Le paysan répondit avec sérénité :
- Tous ceux qui ont besoin de blé. Et ils sont nombreux, Monsieur.
Surpris de cette réponse, le voyageur resta silencieux quelques instants. Après quoi, tout en regardant le cultivateur, il conclut :
- Tu as de bonnes raisons, brave paysan. Quel dommage que peu de personnes agissent comme toi, mais que beaucoup ne se manifestent que lorsque le temps de la récolte arrive, afin d'en profiter. »
Déjà l'après-midi s'obscurcissait, il ferait rapidement nuit. Le voyageur prit congé et se remit en route.
De son côté, le cultivateur continua son labeur sans même s'apercevoir que l'après-midi mourait à l'horizon. La fatigue pesait sur son corps et envahissait son âme. Bientôt, il irait dormir et reposer ses mains calleuses. Et bientôt aussi, il se réveillerait dans un champ de blé de Lumière.

La monnaie de la terre et la monnaie du ciel

Le matin, tout en transparence et en lumière, ressemblait à une nacre rosée lorsque le «rishi» nous révéla cette parabole de l'homme qui cultivait les fleurs de la bonté.

Cet homme vivait au bord d'une route qui menait dans un bourg et il offrait ses fleurs à tous les passants. Cependant, ils étaient bien peu à lui prêter attention, car en face de lui s'était installé un camelot qui vendait des choses bizarres et variées, haranguant les badauds à grand bruit.
« Venez tous ! criait-il. Venez profiter de tout ce qui procure jouissance et plaisir ! Approchez, venez goûter les délices qui enivrent les sens ! Venez ! Venez ! »
Attirés par ces paroles, de nombreux passants accouraient avec avidité. Et le vendeur de jouissances et de plaisirs s'activait à vendre ses marchandises dont les étiquettes portaient des noms singuliers tels que «Médisance, Orgueil, Ambition, Vanité, Luxure, Cupidité, Vice, Jalousie, Gloutonnerie, Indolence»... et ainsi de suite. En fait, il avait grand peine à satisfaire la demande tant les acheteurs étaient nombreux, ne discutant pas même les prix pourtant très élevés.
.Pendant ce temps, de l'autre côté de la route, le jardinier de la bonté tendait ses fleurs aux passants qui les regardaient, indifférents. Aux rares personnes qui s'arrêtaient pour les admirer, il les offrait gracieusement. Quelques-unes, émues par ce geste, versaient alors les larmes merveilleuses de la gratitude dont certaines arrosaient parfois les mains du jardinier.
Ainsi, pendant longtemps, les deux voisins laissèrent leur étal au bord de la route, l'un vendant jouissances et plaisirs, l'autre offrant des fleurs de bonté.
Une fin d'après-midi le couchant enveloppa les deux hommes de sa pénombre.
Tous deux réalisèrent alors qu'il était temps de faire le bilan de ce qu'ils avaient distribué aux voyageurs de la route.
Le pourvoyeur de jouissances et de plaisirs avait vendu toute sa marchandise. Il avait ainsi accumulé dans son coffre une immense fortune. Mais en comptant ses pièces, il s'aperçut, indigné, qu'elles n'étaient pas en or. Ce n'étaient que de vulgaires pièces en métal ordinaire, sans aucune valeur. Il avait été dupé ! Comment cela avait-il pu se produire ? Ce devait être un horrible cauchemar !
Perplexe, il courut de l'autre côté du chemin pour retrouver le jardinier de la bonté. Comme toujours, celui-ci était parmi les fleurs. Lui aussi était étonné car dans ses mains, calleuses d'avoir tellement travaillé la terre, brillait une poignée de pierres précieuses telles des étoiles dans la lumière ténue du couchant.
« Quel trésor merveilleux ! s'exclama le marchand de jouissances et de plaisirs, les yeux écarquillés d'étonnement, oubliant un instant la douleur ressentie à la découverte de la «duperie» dont il s'estimait victime. Jardinier, où as-tu pris ces pierres précieuses ?
- Je n'en sais rien moi-même ... Je ne comprends pas ... Les larmes de ceux à qui j'ai offert mes fleurs semblent s'être transformées en pierres précieuses ! Comment cela est-il possible ? »
Tout en parlant, le jardinier regarda le marchand et vit la frustration qui se lisait sur son visage.
« Mais, qu'est ce qui t'arrive ? Je vois que ça ne va pas. »
- J'ai perdu toute ma richesse, répondit le marchand. Je n'ai rien gagné du tout. Mais à la simple vue de ton trésor, je ne pars pas les mains vides car je comprends maintenant pourquoi mon or s'est transformé en métal ordinaire. Quand je vendais illusions et faussetés aux voyageurs de la route, toi tu leur offrais des biens éternels. Je ne possède rien maintenant car j'ai été payé avec la monnaie de la terre. Alors que toi tu es riche à présent car tu viens de recevoir la monnaie du ciel.

Les routes

Le matin transparent brillait tel un immense saphir doré par le soleil.
La grande rivière, baignée de lumière, traversait le plateau comme un chemin de cristal scintillant, et, à son côté, la route avalait les distances formant une perspective charmante.
La voix du «rishi» ressemblait à une route amène conduisant à la Vérité.
En regardant le paysage, il nous dit :
« Rien n'est plus attirant que les routes. Elles nous invitent à connaître de nouveaux horizons, à aller encore plus loin. Elles sont le prolongement de la vie, menant vers des immensités méconnues. C'est comme si elles avaient des ailes dans leur soif d'infini. Si nous savons les parcourir, elles nous conduiront à travers le tourbillon du monde jusqu'à la Cité espérée, où le jour et le printemps sont éternels. »
Dans les paroles du «rishi» nous entrevoyions toujours de nouveaux tableaux, source de sagesse et d'expérience.
« Il n'est rien de plus fraternel et de plus humain que les routes, poursuivit-il. Nous devons les aimer pour ce qu'elles ont de beau, d'utile et d'humble. Elles apaisent et adoucissent tout, grâce à elles, les pierres et les épines ne blessent pas les pieds des marcheurs qui passent sans s'en rendre compte. Jamais elles ne franchissent les limites, car elles aiment et elles respectent les biens d'autrui. Elles rampent sur le sol, étape après étape, escaladant les collines, parcourant plateaux et vallées, apportant partout progrès et bénéfices. Elles ne font pas de préférence, elles font place à chacun pour que, par elles, tous cheminent et tous passent. Et à tous, sans juger, elles indiquent la direction de l'Infini. »
Chaque pause de notre «rishi» semblait être le temps nécessaire à tourner la page d'un livre enchanteur et fictif qu'il nous lisait. Attentifs et silencieux, nous attendions la suite de l'histoire.
« Au contraire des routes, les montagnes sont comme les pierres qui barrent le chemin, limitant l'immensité. Elles oppriment et intimident comme des murailles, toujours statiques et figées. Elles symbolisent l'identique, le marasme, l'arrêt. Elles rappellent ces hommes qui, arrivés au pinacle du pouvoir, de la célébrité et de la gloire, en sont restés là. Se complaisant dans leur propre grandeur, ils se sont endormis sur le trône de la nuit des temps, éloignés du présent, ayant perdu le sens de l'avenir. Les montagnes paraissent dures à qui les regarde : - Arrêtez-vous ! Ne passez pas ! - tandis que les routes nous exhortent : - Avancez ! – »
Dans le paysage lumineux du matin, les routes franchissaient les montagnes, ouvrant un accès par-delà l'horizon. En voyant ces routes, nous sentions monter en nous l'envie de répondre à leur appel, de gravir les montagnes lointaines et de les surmonter.
Mais le «rishi» continuait de nous parler :
« Toutes les routes sont bonnes et agréables quand on les parcourt convenablement. A tous elles indiquent la bonne direction, comme les étoiles dans la nuit. Elles servent aussi bien au carrosse du roi qu'au pas trébuchant du mendiant. Arrivent à bonne destination tous ceux qui suivent leur chemin sans s'appuyer sur le bâton de l'oisiveté et de l'indifférence, tous ceux qui évitent d'écraser les fleurs sylvestres au bord de la vie, tous ceux qui avancent sans chercher à être le premier, prêts à courir en bousculant les autres, tous ceux qui savent céder le passage aux moins favorisés et soutenir ceux qui succombent à la fatigue.
Et au voyageur qui a perdu le nord, les routes murmurent leur secret :
- Va ! ... au bout il y a une Cité mystérieuse qui t'attend. Suis-moi, je t'y conduirai. »
Pendant un bref instant, le silence enveloppa l'ombre de l'orme. Nous nous demandâmes :

« Pourquoi les hommes cherchent-ils la Cité de la Paix en se détournant des routes de la fraternité, en semant des fleurs mortes sur les chemins de la Vie ? Pourquoi cherchent-ils le Bonheur dans la satisfaction de leurs désirs et dans la possession ? Pourquoi cherchent-ils la Compréhension et la Vérité dans les vues passagères et éphémères ? Pourquoi ? »
La voix tendre du «rishi» nous éloigna de nos interrogations douloureuses.
« Quand le divin «Swami» enseignait l'Amour aux hommes de la terre, les disciples lui demandèrent comment porter son sublime Message partout en dehors des limites de la Judée.
- Suivez les routes, répondit-il. Elles vous mèneront au-delà de toutes les frontières. Vous serez les hommes du chemin, comme les routes, vous abolirez les distances et les espaces, vous enseignerez aux autres hommes le vrai chemin qui mène au Père. Suivez les routes, elles vous mèneront toujours où il est nécessaire que vous soyez. »
Pensifs, nous regardions la route qui longeait la rivière, nous invitant à la poursuivre plus loin, vers l'Infini. Nous réfléchissions à tous les voyages entrepris au cours de notre vie à nous perdre sur les chemins des sens viciés par les plaisirs au lieu de parcourir les routes qui nous dévoilent des horizons.
Mais la voix du «rishi» nous tira de nouveau de nos réflexions. Cette voix nous dit :
« Parcourez une route correcte. Soyez toujours attentifs à la direction qu'elle prend, copiez l'exemple de vos prédécesseurs. Alors vous rencontrerez ce lieu que tout le monde cherche à travers les âges et à travers les temps, et où jamais ne se fanent ni la fleur de la Paix, ni le lis du Bonheur. Cette cité est l'objet de notre quête depuis le Principe, quand le Verbe féconda la Lumière car c'est la cité de l'Aurore Pérenne où le soleil ne se couche jamais, c'est la cité où tout est Infini et Éternel. »

Le pays des désirs

La brise, qui venait des montagnes gelées, agitait le faîte de l'orme et réduisait la chaleur de cet après-midi ensoleillé lorsque le «rishi» nous raconta une étrange légende. Le soleil, comme un œil gigantesque planté au milieu du visage virtuel de l'espace, jaugeait de sa hauteur notre exiguïté humaine.
Les feuilles de l'orme, bruissant sous les caresses de la brise, semblaient murmurer à nos oreilles quelques secrets de la Nature. Nous, les disciples, nous méditions sur la vaine quête de l'homme pour la réalisation de ses rêves, sur son inutile recherche pour l'accès à la vérité et à la perfection, sur ses idéaux frustrés et ses désenchantements, sur ses échecs et ses aspirations non réalisées ainsi que sur le sentiment de la tristesse qui fait faner les fleurs de la joie et sur les préfaces optimistes qui occultent le destin tragique de certaines vies.
Le «rishi» nous écoutait seulement. Son silence semblait confirmer nos dires. Cependant nous le sentions en même temps pensif et distant, comme plongé dans ses souvenirs.
Quand enfin il nous parla, le «rishi» avait toujours dans sa voix cette douceur qui, à elle seule, apaisait nos cœurs inquiets.
Il nous raconta alors la légende du «Pays des Désirs».
Ce Pays était bordé d'un côté par trois Pays dits «de la Volonté», «du Vouloir» et «de la

Persévérance» et du côté opposé par le Pays nommé «le Grand Désert de l'Ignorance». Lorsqu'ils voulaient surmonter les difficultés de leur existence, les habitants de ces quatre Pays avaient coutume de se rendre dans le «Pays des Désirs». Là, les émigrants de ces Pays, portés par des Songes, des Envies ou des Idéaux, étaient reçus par un haut-fonctionnaire connu sous le nom de «Distributeur de Don». A chacun il révélait les meilleurs moyens d'atteindre ses objectifs.
Un jour, parmi d'autres, arriva un homme qui rêvait de bonheur et de richesse.
Le «Distributeur de Don» le conduisit dans le «Champ des Réalisations» où il lui désigna une pierre noire comme du charbon qui, en l'état, luisait d'une douce brillance. Il lui dit :
« Cette pierre est la clé qui vous ouvrira la porte de la prospérité, travaillez-là ! »
L'aspirant au bonheur resta un moment seul devant la pierre, la regardant avec accablement et déception. Comment la clé de la richesse pouvait-elle se trouver dans cette noirceur ? Le «Distributeur de Don» se trompait certainement. Non, il n'était pas question qu'il perde son temps à travailler cette pierre et à maltraiter ses mains délicates.
Sans réfléchir davantage, le candidat au bonheur quitta le «Champ des Réalisations» pour retourner au «Pays de l'Ignorance», sans jamais se douter que cette pierre était, en réalité, un diamant brut en attente d'être taillé.
Peu de temps après, vint le tour d'un jeune qui souhaitait devenir sculpteur pour créer des formes et donner vie au marbre inanimé.
« Votre idéal est assez facile à réaliser, lui dit le «Distributeur de Don» pendant qu'il l'accompagnait au «Champ des réalisations. »
Arrivé là, il remit au jeune une poignée de boue en disant :
« Modelez-la jusqu'à ce que vous sentiez la boue inerte prendre vie sous vos doigts ! »
Le jeune se recula, sans comprendre. Jamais il ne salirait ses doigts dans cette glaise. Comment transmettre la vie à une matière aussi répugnante ?
Lui aussi retourna au «Grand Désert de l'Ignorance», sans savoir que dans la boue inerte demeure le potentiel des plus belles formes artistiques.
Puis vint au «Pays des Désirs» un autre postulant qui, lui, désirait soigner les maux et les maladies dont souffre l'humanité.
« Accompagnez-moi jusqu'au «Champ des Réalisations», dit le «Distributeur de Don».
Là, il mit l'aspirant en médecine face à un cadavre et lui recommanda :
- Observez-le et faites vos annotations. Autopsiez-le et étudiez son anatomie avec attention.
- Moi, toucher ce cadavre ? demanda l'homme indigné. Voulez-vous me contaminer ? Me prenez-vous pour un vautour ? Est-ce de cette façon que vous prétendez me donner le don de sauver des vies humaines ?
- Oui, répondit le fonctionnaire. C'est en étudiant la mort que vous apprendrez à préserver la vie. »
Mais l'homme qui rêvait d'être médecin était déjà loin, il avait préféré s'en retourner au «Désert de l'Ignorance» plutôt que de toucher un mort.
Un autre émigrant arriva au «Pays des désirs», songeant être jardinier afin de cultiver des fleurs parfumées et colorées.
Dans le «Champ des Réalisations», le «Distributeur de Don» lui montra un peu de bouse apte à fertiliser la terre de sa plantation et il lui précisa :
« Voici la sève des fleurs les plus belles et les plus rares qu'on puisse cultiver dans un jardin !
- Impossible, déclara le candidat jardinier. Comment des fleurs parfumées et pures peuvent-elles naître de cette malpropreté ? »
Désabusé, lui aussi partit retrouver les terres arides d'où il venait.
Ensuite se présenta devant le «Distributeur de Don» quelqu'un qui se prédisposait à l'étude du

Droit dans le but de combattre devant les tribunaux les injustices du monde.
Le haut-fonctionnaire l'emmena au «Champ des Réalisations» où il le confronta à un groupe de condamnés, tous accusés de divers crimes et délits.
« Celui-ci est un incendiaire, dit-il, celui-là un assassin; celui-ci est un faussaire, celui-là suspecté de vol et de falsifications; cet autre est ...
- Assez ! interrompit le candidat à l'étude du Droit. Comment voulez-vous que je fréquente des individus aussi abjects ?
- Si vous ne le faites pas, vous ne pourrez pas comprendre l'Esprit du Droit et des Lois. »
Comme ses prédécesseurs, lui aussi quitta le «Champ des Réalisations», préférant abandonner malgré sa frustration.
Alors vint un homme pensant être né pour gouverner. Le «Distributeur de Don» lui dit :
« Cette fonction est l'une des plus difficiles. Vous ne me semblez pas taillé pour une telle responsabilité. »
Offensé, l'homme partit vers le «Champ des Réalisations» dans l'idée d'agresser le haut-fonctionnaire.
Ce dernier, après l'avoir calmé, poursuivit impassible :
« Qui se rebelle contre la vérité ne peut pas gouverner avec Justice. Et, si vous ne savez pas dominer vos propres impulsions, comment dominerez-vous celles de tout un peuple ?
Et il dit à cet homme :
- Gouvernez-vous d'abord vous-même et alors seulement vous pourrez aspirer au poste de commandement. »
Le suivant à comparaître devant le «Distributeur de Don» était un postulant à la Sagesse.
Le fonctionnaire lui montra quelques vieux parchemins rongés par le temps, et il lui dit :
« Etudiez-les. Ils vous ouvriront les portes de la Connaissance. »
Mais l'homme ne voulait pas perdre son temps à la lecture de papiers qu'il jugeait si insignifiants.
« A quoi peuvent-ils me servir ? demanda-t-il, ces documents sont poussiéreux et froissés, presque effacés à force d'être vieux ?
- Vous vous trompez, ces parchemins vous mèneront à la pensée des sages et des philosophes. Ils contiennent le don qui confère la plus haute Sagesse.
- Ils ne m'intéressent pas, déclara l'homme. Plutôt que de feuilleter ces horribles torchons, je préfère retourner, comme je suis venu, dans mon Pays. »
Comme que les autres, il venait lui aussi du «Grand Désert de l'Ignorance».
Enfin se présenta au «Pays des Désirs» un candidat à la Sainteté.
« Bien difficile, cette mission, l'informa le «Distributeur de Don», mais suivez-moi jusqu'au «Champ des Réalisations» .
Là-bas, dans un marécage sinistre, il montra des eaux stagnantes, sales et noires.
- Par-delà ce marécage, expliqua-t-il, brille l'auréole des Saints, faite d'or et des pierres de toutes les Vertus. Il vous faut traverser ce marécage pour vous en saisir et en parer votre tête. Mais il faut y parvenir à la manière des cygnes, c'est à dire sans vous souiller.
- Comment pourrais-je me soumettre à une telle épreuve ? J'aspire à la Sainteté. Je ne veux pas pénétrer en un lieu si sordide, m'exposer au contact de reptiles et de batraciens répugnants. Il serait plus convenable que je me retire dans un ermitage isolé, loin de la civilisation, afin de renoncer aux plaisirs de l'existence.
- Ce marécage, révéla le «Distributeur de Don», c'est le symbole du mal. Vous devez le traverser sans craindre les reptiles ni les batraciens, sans les mépriser non plus, mais les accepter et les comprendre comme les nécessaires manifestations de la Vie dans ses différents états évolutifs. Ce marécage-là, c'est la Vie elle-même. Seuls ceux qui le traversent peuvent se parer de l'auréole

des Saints. »
Mais l'aspirant à la Sainteté ne possédait pas la sûreté du cygne ni la pureté du lotus. Il préféra rejoindre son pays pour vivre dans la solitude, au cœur de montagnes désertiques, loin de toute présence humaine.
Ainsi se termine la légende et le «rishi» conclut :
« Peu de gens revenaient du «Pays des Désirs» en ayant réalisé leurs idéaux, mais ceux qui y parvenaient, venaient toujours des «Pays de la Volonté», «du Vouloir» et «de la Persévérance».
La plupart des gens rentraient au Pays les mains vides car ils espéraient réaliser leurs rêves sans consentir un effort personnel, seul levier qui mène à la Réussite et à la Victoire. Ils demeuraient alors dans le «Pays de l'Ignorance» où ils se repliaient dans les repaires de l'Inertie et de l'Inactivité, enivrant leurs sens avec le vin du Rien-Faire. »
Nous, les disciples, sommes restés un long moment en silence, après avoir entendu la légende que venait de nous raconter le «rishi». Nous nous souvenions de nos paroles, fruits de nos pensées non réalisées, et nous regardions, pensifs, l'épilogue de l'après-midi sur les montagnes.
Dans le bois tout proche, une alouette fit entendre son chant. La nuit, peu à peu, revêtait l'orme de son ombre.
Nous, les disciples, pensâmes encore :
- Dans la réalité de notre vie, auquel de ces Pays appartenons-nous ? »

SOMMAIRE

Présentation

1 - La pierre de la sagesse ..... p 2

2 - La vraie richesse ..... p 3

3 - L'abeille et l'offrande ..... p 4

4 - Le collier du magistrat ..... p 6

5 - Grandeur et humilité ..... p 8

6 - La forêt de l'orgueil ..... p 10

7 - Les fraises sauvages ..... p 12

8 - Le rossignol et la larme ..... p 14

9 - La semence de la Vie ..... p 16

10 - Les habits de la Vertu ..... p 17

11 - La rosée, les diamants et les étoiles ..... p 18

12 - Le chemin des eaux ..... p 20

13 - Le plus grand de tous les maux ..... p 22

14 - La rose aux couleurs panachées ..... p 23

15 - La mort de la bien-aimée ..... p 24

16 - La cerisaie ..... p 25

17 - Le vendeur de cruches..... p 28

18 - Le cultivateur ..... p 30

19 - La monnaie de la terre et la monnaie du ciel ..... p 31

20 -Les routes ..... p 32

21 - Le pays des désirs..... p 34

A L'OMBRE DE L'ORME
- La sagesse de la vertu -

A l'ombre de l'orme est un recueil de 21 nouvelles psychographiées au médium Dolores Bachelar par un esprit qui se fait appeler « jardinier « et qui, dans cet ouvrage, joue le rôle de narrateur. Laissons lui sans plus tarder la parole.

... « Nous, les jeunes du village, nous nous réunissions matin et après-midi »... *(à l'ombre de l'orme)* ... « assis en cercle autour du maître pour mieux profiter de son enseignement. Tout en nous plongeant dans ses yeux si doux, nous attendions avec impatience les histoires qu'il réservait à nos oreilles avides. Ainsi, il nous apprenait à distinguer la vérité du mensonge, le bien du mal.

Ses histoires étaient simples. Elles avaient la pureté des eaux courantes.

Dans ma volonté d'apprendre, je buvais ses paroles comme la terre assoiffée absorbe l'eau de la pluie; c'est pourquoi je les ai toutes gardées si présentes en ma mémoire.
Longtemps, comme les graines dans un parterre de fleurs, elles sont restées enfouies dans mes souvenirs.

Un jour, je sentis que ces histoires germaient, impatientes de fleurir. Voilà pourquoi je permets aujourd'hui que ces histoires viennent à la lumière, et que je les raconte maintenant comme je les ai entendues autrefois à l'ombre de l'orme.» ...